



RECUEIL DE RÉCITS

Inondation du 27 avril 2019 à Sainte-Marthe-sur-le-Lac vécue par les citoyennes,
citoyens, leur entourage et les bénévoles



18 OCTOBRE 2019
EVELYNE FILION
CORRIGÉE PAR MARIANE PICHÉ

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes qui ont volontairement contribué à la publication de ce recueil. Sans chacun de ces auteurs, ce moment particulier et différent pour tous n'aurait jamais pu être bien partagé. Je remercie également toutes les personnes qui m'ont aidée à trouver les volontaires et qui ont pu recueillir certains des récits auprès des personnes qui n'étaient pas tellement « technologiques ». Jeunes et moins jeunes ont tous contribué à leur façon à rendre cette publication possible et je vous en remercie du plus profond de mon cœur.

Table des matières

Remerciements.....	0
Avant-propos.....	4
<i>Le choc de l'incertitude...</i> par Evelyne Fillion.....	5
<i>Quand quelqu'un semble sur la panique... Porte attention!...</i> par Brigitte Pruneau	7
<i>Mon cher 27 avril...</i> par Maude Blanchard	10
<i>Les souvenirs envolés, mes efforts tout trempés...</i> par Stéphanie Gatien	12
<i>Une respiration difficile...</i> par Diane Lesage	14
<i>Jamais sans mon rhum...</i> par Ginette Héту	15
<i>La gang de fous...</i> par Violaine Rose-Fortin	16
<i>Je pleure, je panique, je suffoque...</i> par Mélina Rozon-Poirier	17
<i>Sauver sa peau...</i> par Mylaine Plante.....	20
<i>Dreams retirement gone forever...</i> par Karen Vaage	21
<i>Une semaine déjà et 37 jours maintenant...</i> par Alexandra Thibault.....	23
<i>Une semaine déjà</i>	23
<i>37 jours maintenant</i>	24
<i>Est-ce que je deviens folle? ...</i> par Roxanne Desroches.....	26
<i>À la hauteur du cœur...</i> par Astrid Delisle.....	28
<i>À mes enfants et Le poisson rouge...</i> par Marie-Eve Lussier	32
<i>À mes enfants</i>	32
<i>Le poisson rouge</i>	35
<i>Histoire du fatidique soir du 27 avril 2019...</i> par Normand Branconier	36
<i>La maison possédée...</i> par Nathalie Brassard.....	38
<i>Ces Superhéros, les bénévoles...</i> par Luc Giard.....	41
<i>Mon cœur s'est noyé...</i> par Anonyme	43
<i>Un second souffle brisé...</i> par Jonathan Huard.....	46
<i>Un calvaire qui ne fait que commencer...</i> par Luc Proulx	49
<i>Je tremblais et paniquais...</i> par Myreille Pettigrew	50
<i>Prisonnier de notre belle maison...</i> par Johane Corbeil.....	52
<i>Un mariage à l'eau...</i> par Julie Van Winden	53
<i>Des nouvelles de nous...</i> par Hélène Montpetit.....	54
<i>Vue par le hublot d'une mamie consternée...</i> par Francine Dallaire.....	60

<i>Quand notre demeure prend l'eau</i>	60
<i>L'accueil familial</i>	61
<i>Bottes de pêcheurs pour visiter leur sous-sol inondé</i>	61
<i>L'inventaire sera sommaire :</i>	61
<i>Le fameux permis et l'insupportable attente</i>	62
<i>Par comble d'embarras : La digue temporaire</i>	62
<i>L'arrachement : C'est impérieux et urgent:</i>	63
<i>Solidarité et amitié renouvelées</i>	63
<i>Une désolante montagne de débris</i>	64
<i>La course contre la montre :</i>	64
<i>L'itinérance forcée</i>	65
<i>La valse : 2 c. à thé d'infos, 1 c. à soupe de désinfos</i>	65
<i>La vie reprend son élan :</i>	66
<i>Enfin, la reviviscence</i>	67
<i>Notre fête nationale-familiale 2019.</i>	67
<i>Reviviscence et fierté décuplée</i>	68
<i>La vie minimaliste infligée... par Daphnée Lalande</i>	69
<i>Qu'est ce qui se passera au printemps prochain? ... par Véronique Lavoie Morin</i>	71
<i>Notre 27 avril, au Domaine... par Judith Tessier</i>	75

Avant-propos

Ce recueil sert avant tout de mémoire touchant un événement majeur qui a chamboulé la vie de citoyennes et de citoyens de Sainte-Marthe-sur-le-Lac ainsi que leurs familles et amis. Le 27 avril 2019, la digue végétale protégeant les résidences au sud de la rue Louise, a tragiquement cédé, entraînant l'évacuation en catastrophe de plusieurs milliers de résidentes et résidents apeurés. Vous trouverez dans les pages qui suivront les récits de plusieurs résidentes et résidents, ainsi que de leurs familles et amis qui se sont portés volontaires pour partager ce moment qui les marquera à jamais. Chacun des récits a été donné volontairement en toute connaissance de cause quant à leur publication future dans le présent recueil. Tous les récits que vous lirez appartiennent aux auteurs originaux, qui sont celles et ceux qui ont vécu l'événement directement ou par lien avec un sinistré. Vous trouverez le nom de chacun des auteurs avec tous les récits. Les récits sont transcrits tels quels ou corrigés sans apporter de modification aux termes utilisés, vous trouverez donc un français familier ou du franglais; certains récits sont aussi en anglais.

Le choc de l'incertitude... par Evelyne Filion

19h10 : Alors que je monte tranquillement ma nouvelle scie d'établi fraîchement achetée, mon chien se met à japper comme jamais elle ne l'a fait. Je me lève et vais voir à la fenêtre. Je suis un peu perdue et surprise, à l'extérieur plein de gens courent partout en criant, paniqués. Je sors sur le balcon en voyant quelqu'un venir dans mon stationnement. Il me crie de vite évacuer, car la digue vient de lâcher. Je rentre, n'y croyant pas trop. Ma mère vient me voir et me demande ce qui se passe, mais avant d'avoir le temps de répondre une seconde personne vient dans mon stationnement. Je ressors et lorsqu'elle me dit : « il faut évacuer, la digue a lâché, les arbres arrachent », là j'ai compris. Je rentre à nouveau et dis à ma mère qu'il faut évacuer maintenant, la digue a lâché. On se regarde quelques secondes complètement perdues avant que l'adrénaline monte. Je laisse tout ce que je faisais et crie à ma mère en panique : « où est la laisse à Isil? Où tu l'as mise? Je ne pars pas sans elle, c'est hors de question! » Je cherche partout la laisse de mon chien et je l'attrape en vitesse quand j'arrive enfin à la trouver. Mon chien, paniqué, décide de pas trop coopérer en sentant la peur et le stress qu'on dégage. Durant ma quête de laisse, ma mère est dans sa chambre à ramasser des choses importantes pour elle et qui sont accessibles rapidement. On enfile nos souliers, on sort et je demande à ma mère de barrer la porte, car on part avec le chien et on sera sûrement de retour d'ici une heure ou deux. Elle barre la porte, on monte dans l'auto puis, sans savoir où aller, puisqu'aucune directive n'était donnée, nous sommes parties, perdues et stressées de ne pas savoir ce que la suite nous réserverait. Mon chien à l'arrière et en panique qui tremble de peur, les gens qui courent partout autour de nous, mon cœur qui bat la chamade... j'entends un policier indiquer d'aller de l'autre côté de la rue Louise. Je décide de me stationner sur la 27^e Avenue du Domaine, de l'autre côté de Louise, tel que mentionné par les autorités.

Je suis dans l'incertitude, la peur et le stress, mon chien pleure par moment et continue de trembler, ma mère est complètement perdue et on ne sait pas quoi faire ni où aller. J'éteins ma voiture et je sors mon téléphone pour suivre le moment à partir duquel nous pourrions revenir chez nous, à notre petit train quotidien. J'ai peur et mon inquiétude grandit au fur et à mesure que je vois le nombre de rues évacuées augmenter. Vers 21 h, je prends la décision de sortir de la voiture et d'essayer d'aller chercher de l'information de la part des autorités. Ma tentative est vaine, toutefois je décide d'aller voir de quoi a l'air la 26^e Avenue du Domaine par la rue Louise. Un choix qui m'a serré le cœur; juste avant de voir, j'ai encore l'espoir que bientôt nous allons retourner dans notre maison.

Lorsque j'ai vu jusqu'où se rendait l'eau, les larmes sont montées, je sais à présent que plus jamais on ne pourra revivre dans notre maison, notre premier vrai chez nous, car si l'eau je peux la voir aussi proche de la rue Louise, c'est qu'il y a de l'eau à l'intérieur de notre maison. Je sais que nous avons pratiquement tout perdu, que mes projets sont terminés, que j'ai commencé à rénover pour rien, qu'on va perdre plus que des biens. Je retourne à ma voiture et je m'assois à l'arrière avec mon chien pour essayer de la rassurer et qu'elle puisse trembler un peu moins. Je dis à ma mère ce que j'ai vu et que la maison, c'est fini, mais je vois qu'elle ne le croit pas, elle ne réalise pas. La question devient maintenant où allons-nous dormir? Chez qui aller? Avec mon gros chien pas très sociable, c'est difficile de trouver un endroit où essayer de nous reposer dans ce stress et cette incertitude. Qu'allons-nous devenir? Serons-nous oubliés rapidement? Blâmés d'avoir décidé de vivre près d'une digue en pensant être en sécurité?

Les sirènes des véhicules d'urgence nous ont marquées à jamais. Cette journée nous hante et restera gravée dans nos mémoires pour toujours. J'ose espérer que ce malencontreux événement donnera un coup de fouet à toutes les municipalités qui peuvent avoir des digues végétales ou de béton. L'eau est forte et le sera toujours plus que nous pourrons l'être.

Quand quelqu'un semble sur la panique... Porte attention!... par Brigitte Pruneau

Deux jours auparavant, à l'annonce de la possibilité de rupture du barrage de la chute à Bell... Je me suis levée du sofa, j'ai sorti l'artillerie de combat... La cage pour les chats, un sac avec des vêtements confos... Comme ça, juste au cas où il faudrait évacuer!!

Le vendredi matin, je dis à mon fils : « laisse les chats dans ma chambre et la salle de bain, ce sont les deux pièces les plus hautes de la maison... » Intuition? Prémonition?

Le matin même, mon fils de 19 ans me dit : « maman, je me sens lourd... Le boulot, les examens de fin de session et j'ai peur de te laisser seule... » Moi de le rassurer : « t'inquiètes un collègue va venir m'aider à barricader les fenêtres du sous-sol... Juste au cas! » On ne pouvait pas mettre de sacs de sable, car la mairesse les gardait pour ceux qui N'ÉTAIENT PAS PROTÉGÉS PAR LA DIGUE!

Dans la matinée, mon collègue et moi avons barricadé les deux fenêtres du sous-sol et sommes allés dîner avant de rejoindre un groupe de bénévoles pour rehausser la digue entre la 23^e et la 27^e Avenue... (Vous me voyez venir?) En marchant pour nous y rendre, je remarquais la fragilité vers la 24^e, la jonction entre la digue enrochée et la partie la plus faible qui s'en suit... Je n'arrêtais pas de dire : « si ça pète... C'est ici que ça va se passer... » (Encore de la prémonition ?) Nous avons posé des sacs sur la digue, les pieds dans la glaise jusqu'aux genoux, impossible de garder le ballant... on risquait de glisser à tout moment, nous avons même mis les palettes vides sous nos pieds pour pouvoir nous stabiliser... Des 4 x 4 passaient sur la digue, des *loaders* restaient pris dans la glaise avec des palettes pleines de poches de 40 lb!

Vers les 15 h 30, nous sommes partis, mon collègue et moi; lui est parti chez lui et moi, j'ai vaqué à mes occupations jusqu' à ce que mon fils me texte : « Maman, tu peux venir me chercher pour 18 h 30 » (son travail est au Faubourg Boisbriand) ...

Chronologies des événements :

18 h 30 : Boisbriand

18 h 50 : Arrivée à la maison, sur la 22^e Avenue, maison dos à la digue, je dis à mon fils : « je vais aller voir au bout de la rue, les vagues sont fortes, j'aime pas ça! »

19 h 00 : Je reviens à la maison et, en rentrant par le côté du garage, quelque chose, je ne peux dire quoi, attire mon attention vers la digue... Je monte l'escalier à toute vitesse pour être en hauteur dans la maison et mieux voir... Je dis à mon fils qu'il s'enfile son souper en 4^e vitesse... Ça va pas ... y a de l'eau dans le bassin de rétention... prépare-toi, ça se peut qu'on évacue...

19 h 02 : En moins de temps qu'il n'en faut, je déboule littéralement l'escalier arrière en courant et surprise de voir mon couple de voisins en faire autant... On est là, à regarder le ruisseau se remplir, une dame monte sur la digue devant nos yeux, mon voisin la somme de descendre tout de suite... À peine la dame redescendue que la vague passe par-dessus l'entrée de la Frayère de la 23^e... Là, c'est le mode Lara Croft qui embarque, je suis propulsée sur adrénaline 1 000 000 %, mon voisin appelle le 911, sa blonde, la Ville, moi je m'occupe de courir ma vie, de prévenir mon fils qu'il faut sortir, il prend l'initiative d'appeler tous ses amis de la ville et moi j'ouvre les portes de l'auto, la valise, et la course contre la montre s'enclenche...

19 h 07 : J'appelle ma chum à Saint-Joseph pour lui dire que je m'en viens avec les animaux, la digue a cédé... Tout en courant, sans penser... Je prends ce que mon fils me donne, j'ordonne à mes deux malinois de s'en aller dans la voiture, elles écoutent mes directives comme des championnes... Mon fils hyperventile... J'ai besoin de lui; à mes allers-retours, je lui dis où la vague est rendue... Ç'a pris moins de trois minutes pour atteindre notre terrain et le ruisseau est à environ six pieds de creux derrière la maison... Je ne peux me résoudre à partir sans aviser mes autres voisins... Alors je cours défoncer pratiquement leur porte en piochant comme une folle hystérique... Sortez! Sortez... La digue a cédé... Vite, faut sortir... J'en fais trois et me rends à l'évidence... Que si je veux qu'on s'en sorte, il faut partir...

Mon fils me crie : « maman, la vague touche la maison ». Je remonte dans la maison pour prendre un de mes chats qui s'amuse à jouer; je monte et descends du lit, essaie de l'attraper... En moins de deux, je me lance à plat ventre sur mon lit, je l'attrape par la peau du cou et le fous dans la cage qui traînait depuis jeudi passé... Il résiste, ma tête me dit : « vaut mieux une patte cassée que mourir noyé! » Je le pousse de toutes mes forces et l'apporte à l'auto en prenant au passage les dernières choses sur le palier du garage, je crie à mon fils de s'en venir, et il me dit : « maman, je trouve pas

Léo (le dernier chat!) ». Je ferme l'auto et je retourne à l'intérieur, car ce n'est pas vrai que je vais le laisser ici... En ouvrant la porte de la maison, mon fils me le tend... Fiou! il l'a eu... En sortant, je verrouille la porte... On embarque dans la voiture... Mon fils hyperventile toujours, la vague est rendue devant la voiture... En reculant de mon entrée, je coupe la voie à une auto de police qui somme les gens d'évacuer... et moi de maugréer : « qu'est-ce que tu penses qu'on fait? »

Tout ce récit s'est passé entre 5 et 10 minutes en tout et pour tout... Ce que j'en retire? Quand quelqu'un semble sur la panique... Porte attention! Elle ou il n'est peut-être pas si fou... Quand tu sens plusieurs personnes sur la panique, ne cherche pas à aller voir ce qu'il se passe... Sauve-toi! La nature humaine est THOMAS, je ne vois pas, donc je ne crois pas... Tout le long de la 22^e Avenue, les fenêtres de l'auto ouverte, on criait aux gens d'évacuer, que la digue avait cédé...

Ma maison a servi de rempart, pour épargner certaines autres... J'ai entendu à la télévision que ma maison avait été sacrifiée... Une autre digue était érigée devant ma maison pour permettre de sauver les autres maisons et drainer l'eau de part et d'autre, dans la fameuse piscine, entre la 22^e et la 29^e Avenue.

Mon cher 27 avril... par Maude Blanchard

L'eau frôlait le haut de mes bottes. Les tympan me *silai*ent, car les gens hurlaient, des hurlements que tu ne peux pas oublier une fois que ton tympan les a endossés. Mes hurlements se mêlèrent aux leurs, la seconde où j'ai compris que notre nid prenait l'eau et que cette eau-là n'allait pas nous épargner. Que cette eau-là allait rafler tout sur son passage pis nous demanderait pas pardon, pis certainement pas une quelconque permission. J'avais peur et j'avais froid. J'avais peur de ce qui arrivait parce que je savais qu'on devait dire au revoir et ça, je n'étais pas prête. Mais qui l'était? Je n'étais pas prête à dire au revoir à toutes nos premières fois. Notre nid, ce n'était pas le plus beau ni le plus grand, certes, mais c'était le nôtre. Je pensais à la première fois que j'ai frôlé le cadre de porte de cette maison-là, le cœur bien emballé de rencontrer l'homme qui serait quelques années plus tard mon tout. La première fois que, coquille au bras, mon homme amenait fièrement notre premier bébé. Les nombreuses nuits blanches où j'ai bercé la chair de ma chair en leur promettant que, tant qu'on serait là, y avait pas à s'inquiéter. Mais j'ai failli à cette promesse. La soirée du 27 avril, j'ai eu peur. Je me souviens d'avoir dit au revoir au père de mes enfants qui tentait tant bien que mal de maintenir le cap. D'avoir hurlé le peu d'air et de courage qui me restait dans les poumons, dans les bras d'une personne qui m'est chère et qui tentait, comme nous, de sauver l'insauvable. D'être entrée dans mon véhicule en y déposant mon héritier et de commencer à prier. Prier pour que tout ça, ce soit juste un cauchemar, prier pour que tout le monde sorte indemne de cette catastrophe. Mon cher 27 avril, je ne t'oublierai jamais parce que tu nous as brisés à ta façon. Tu nous as volé nos souvenirs et tu nous as noirci le présent.

J't'en veux pour tous les appels sans réponse que je fais depuis le 27 avril. J'en veux aux gens qui nous laissent pourrir dans notre peur sans même nous tendre une perche. J'en veux aux nuits agitées où le son des sirènes de police nous réveille. J't'en veux de priver mes enfants du nid dans lequel je les ai couvés depuis qu'ils ont pris vie dans l'creux de mes entrailles. J't'en veux d'avoir volé tout ce pour quoi mon conjoint a si durement travaillé. J't'en veux quand tu me dis d'une voix arrogante que ça va prendre du temps pis qu'on est 6 000 dans même situation. J't'en veux quand tu me dis ton nom et que tu me demandes mon matricule sans même te soucier de comment j'vais aujourd'hui. J't'en veux d'être si peu humain, mais si demandant.

Mon cher 27 avril, t'es entré dans nos vies sans demander pardon, donc j'te dirais certainement pas merci.

Mais je tiens à dire merci à nos familles, ami(e)s et bénévoles qui nous soutiennent depuis ce 27 avril-là, vous êtes parfaits.

C'est les bottes de pluie maintenant sèches que j'te remercie pour une chose, avoir épargné ce que j'ai de plus précieux, ma famille.

Les souvenirs envolés, mes efforts tout trempés... par Stéphanie Gatién

Un mois aujourd'hui¹

27 avril 2019, 19 h 30 : Je berce Antoine pour l'endormir. Ça cogne à la porte; le voisin s'inquiète, il a entendu dire que l'eau s'en vient. Francis ne porte pas trop attention.

19 h 35 : Je reçois l'appel de l'ancienne gardienne des garçons : « Stéphanie, ce n'est pas une blague, la digue a cédé, tu dois quitter immédiatement! »

Je regarde Francis, affolée.

19 h 37 : J'appelle ma mère en panique, les sirènes des polices/pompiers partout : « ÉVACUEZ, ÉVACUEZ! »

19 h 40 : Francis me regarde et me dit : « Steph, tu pars tout de suite chez ta mère avec les petits. »

L'électricité coupe.

Je prends du lait, des biberons, des couches et du linge pour 24h. (LOL²)

Francis met les garçons dans la voiture, car je suis trop en panique. J'ai de la misère à respirer et à réfléchir.

19 h 45 : Deux hommes qu'on ne connaît pas arrivent chez moi : « Avez-vous besoin d'aide ? »

Ils ont aidé Francis à monter le plus de choses possibles en cinq minutes, top chrono.

19 h 50 : Je quitte, je vois l'eau arriver, je vois les gens courir et crier. Sirènes de polices, hélicoptères... Je pense à Francis, qu'il ait le temps de quitter avant que l'eau monte trop.

En route, Antoine dort, je pleure comme une folle, incapable de me contenir.

Cette soirée-là, je me suis pincée en me disant : « réveille-toi câlisse, c'est un rêve! »

Eh bien non... suivre les nouvelles pendant quatre jours pour voir le niveau d'eau...

Retourner dans la maison, voir les ravages partout, la communauté dévastée.

¹ Écrit le 27 mai 2019

² *Laughing out loud*; éclater de rire.

Quand j'ai vu mon sous-sol, la chambre des garçons sens dessus dessous, j'ai eu un choc... les souvenirs envolés, mes efforts tout trempés.

Ça fait un mois et j'ai un goût amer au fond de la bouche.

Ça met un couple, une famille à l'épreuve.

Je suis fébrile et je serai certainement nerveuse lors de notre premier dodo à la maison, car cette expérience, disons-le, est traumatisante.

La seule chose que je souhaite, c'est du doux pour nous cet été.

Je termine en remerciant encore ma famille, les gens, les vrais, qui ont été là pour nous. Les bénévoles, la Croix-Rouge qui nous ont aidés à plein de niveaux.

Une respiration difficile... par Diane Lesage

Samedi 27 avril 2019. Ouf, ce matin-là, on se lève, on déjeune, mon mari et moi. Mon mari me dit qu'il va aller aider à mettre des poches de sable sur la digue (pour nous protéger); il revient vers 16 h et me dit : « là, ça suffit les nouvelles, on écoute un film ». Vers 18 h 30, il veut manger de la pizza, « on la fait venir?? » Mon mari dit : « je vais aller la chercher, ça va aller plus vite. » 19 h, il part; je mets la table et essaie d'ouvrir une bouteille de vin, pas capable, lol³. J'entends frapper à ma porte, mais pas à peu près⁴, j'ouvre et c'est ma deuxième voisine (je ne l'ai jamais vue, sauf ce samedi, car elle a travaillé avec mon mari sur la digue). Elle me crie : « faut que tu décrisses, la digue a pété »; je lui réponds : « mon mari est parti chercher une pizza. » ... « Pogne tes chiens et tu décrisses. » Mon cœur voulait sortir de ma poitrine, j'avais de la misère à respirer, je me disais *qu'est-ce qui est important*, car on avait monté une valise la veille (et je disais que l'important c'est le linge et les boissons), alors là, je panique, j'avais le sentiment d'être dans un cauchemar. Je prends le *laptop* et les papiers de travail à mon mari, je lui prends deux chemises et un chandail, pour moi, une blouse et un pantalon et la nourriture pour mes chiens. Je regarde en arrière, l'eau touche à ma clôture en l'espace de deux minutes. Je cherche les laisses, grrr, j'attache les chiens. J'ai toujours ce sentiment que mon cœur va exploser. Je mets la valise dans l'auto. Le monde criait, on entendait des sirènes, pauvres chiens très énervés. J'essaie de reprendre le contrôle de ma respiration, ça ne marche pas, essaie de calmer mes deux chiens qui pleurent en arrière. J'appelle mon mari pour savoir il est rendu où, il me dit : « je m'en viens », je lui dis : « je veux pas savoir que tu t'en viens je veux savoir t'es où », il me raccroche la ligne. Je recule mon auto dans la rue, il y a déjà de l'eau sous l'auto, ouffff, faut pas qu'elle étouffe. *Aaahh, mon chéri t'es où, j'ai vraiment besoin de toi.* Les cris dans la rue, les sirènes. Je monte la rue (22^e Avenue), l'auto en arrache. Je rappelle mon mari pour lui dire qu'il faut évacuer et que je veux aller le rejoindre, il me dit : « on se rejoint aux pompiers ». Enfin, je revois mon mari, celui qui est mon oxygène, mais pourtant j'ai toujours de la misère à respirer. Ce soir-là, on a perdu la moitié de notre vie, nos souvenirs, etc., comme tout le monde à Sainte-Marthe-sur-le-Lac. Grâce à une inconnue, Brigitte Pruneau, ma sauveuse, j'ai pu sauver mes chiens. Je ne la remercierai jamais assez. Un mois plus tard, j'ai retrouvé mon souffle, mais les cicatrices de cette catastrophe...

³ *Laughing out Loud*, éclater de rire

⁴ Intensément

Jamais sans mon rhum... par Ginette Héту

Je suis sur la 28^e Avenue; nous étions en pyjama, bien tranquilles, à prendre un verre de vin avant le souper. Une bonne sauce à spaghetti mijotait sur le four lorsque nous avons entendu les sirènes. J'ai dit à mon conjoint : « viens, on s'habille et on va voir, c'est pas normal. » En sortant, le pompier nous crie d'évacuer, car la digue a lâché... Je dis à mon conjoint : « vite va couper l'électricité » et moi, en même temps, je m'assure d'éteindre le rond pour pas que la sauce brûle 😱! Mon chum s'habille vite (pas de bobettes, pas de bas), mais il apporte sa bouteille de rhum 😊 en se disant : « ok, je vais aller prendre un verre avec mon voisin pis on revient à la maison... » Ça fait 25 ans que nous sommes là, donc jamais nous n'avons imaginé que nous partirions pour trois semaines!

La gang de fous... par Violaine Rose-Fortin

Nous avons ma sœur de Trois-Rivières en visite. Mes enfants et petits-enfants étaient là aussi. Nous avons soupé et, vers 18 h 45, nous sommes allés marcher, de la 29^e Avenue vers la plage de la rue Lambert. Je voulais montrer à mon beau-frère l'état du lac, car c'est un adepte de randonnée canot-kayak et abonné à Info-Débit!! Je suis montée sur la digue avec lui pour lui montrer la hauteur de l'eau dans le parc de la Frayère. Une fois rendus à la plage, on a même pris une vidéo de la hauteur de l'eau et mes deux petites-filles (7 et 5 ans) se demandaient pourquoi on ne voyait plus la plage. C'est en rebroussant chemin que nous avons entendu les premières sirènes. Quelqu'un est arrivé en courant et nous a dit : « Vite, il faut évacuer, la digue a cédé... » Nous avons accéléré le pas jusqu'à ce qu'on voit les camions de la Ville rouler à 100 km vers la station de pompage. On a compris alors que c'était sérieux. Le groupe de fous (une grand-maman stressée, un grand-papa découragé, mononcle et matante de Trois-Rivières, ma fille enceinte jusqu'aux yeux, ma bru, les deux petites, mon fils, sans oublier les deux chiens; un bouvier bernois et le golden retriever de ma fille) est retournée en courant au domicile, tout en charriant le tricycle de la plus jeune. On a fini par arriver. J'ai parké les deux filles au salon avec l'interdiction de bouger et de nous aviser si elles voyaient de l'eau dans la rue. À la gang qu'on était, on a pratiquement vidé le sous-sol (photos, livres, matelas, matériel informatique). Tout ce qui était transportable rapidement s'est ramassé empilé au rez-de-chaussée. Un bordel, je ne dirais pas joyeux, mais un bordel du tonnerre. J'ai eu le temps de remplir une glacière. Lorsque nous sommes partis, avec les six autos qui étaient dans le stationnement, je suis retournée dans la maison pour saisir le gâteau prévu en dessert, la boîte de Corn-Flakes et le pot de cassonade... Il n'y a pas d'explication logique à ce que j'y retourne pour sortir ces objets, mais c'est la dernière chose qui m'est venue à l'esprit. Je ne suis pas un bon exemple, car nous avons eu 45 minutes de jeu avant que la Ville coupe l'électricité. J'ai eu du refoulement d'égouts au sous-sol, mais l'eau n'a pas atteint mon terrain, elle s'est arrêtée chez mes voisins. Je souffre du syndrome de l'imposteur, car je suis quand même parmi celles et ceux qui ont pu sauver leur maison. Je suis sinistrée dans l'âme, j'ai mal à mon quartier, à la tranquillité que nous y avons.

Je pleure, je panique, je suffoque... par Mélina Rozon-Poirier

Cette soirée-là, nous allions souper dans ma belle-famille. Étant travailleuse autonome, pour une rare fois, j'avais laissé mon cellulaire (lire ici mon cerveau) dans la voiture en arrivant chez mon beau-frère.

Nous avons passé une super belle soirée qui s'est éternisée jusqu'à environ minuit. Épuisée, je me suis endormie dans la voiture et mon homme n'a pas allumé la radio pour me laisser dormir.

Sans cellulaire, sans radio, on ne sait pas ce qui se passe, ce qui gruge les fondations de notre ville sans qu'on le sache.

Je me suis réveillée en sursaut, le cœur débattant, débattant en constatant qu'il n'y avait plus d'électricité au feu de circulation près de la maison... Mon homme décide de faire un détour et on est finalement sur le chemin de notre lit et d'une bonne nuit de sommeil.

Dans ma rue, c'est tranquille, mais ce soir, ce n'est pas comme d'habitude... Mon cœur s'emballe pour une raison que j'ignore encore. Mon instinct?

Après avoir vu un homme sortir une pompe en panique dehors, mon amoureux me dit : « panique pas, mais... ça se peut qu'on ait un refoulement d'égouts. Si ça pue en rentrant, prépare-toi... »

Ça veut dire quoi un refoulement d'égouts? Les égouts chez moi? Dans ma maison? Mais non ça ne se peut pas, ça arrive aux autres et ça fait la manchette à TVA Nouvelles, et on est tannés d'en entendre parler après deux jours. Mais ça n'arrive pas à nous ces choses-là... hein?

Ça sentait mauvais... J'ai encore l'odeur dans le nez...

On a passé la nuit à combattre de l'eau. On entend souvent « combattre le feu », mais nous, on se battait avec de l'eau qui voulait entrer chez nous sans y être invitée. Une eau sale, qui pue, qui rend sales mes choses, mes choses auxquelles je ne portais plus attention, mais dont je me rends compte que j'aimais. Oh, mon livre...où est mon... il est dans l'eau.

On essaie de monter des choses entre deux Shop Vac à vider, mais on ne sait plus quoi monter, on ne sait plus ce qui est important. On doit choisir entre deux souvenirs, entre deux meubles, entre deux piles de livres.

Je pleure.

Je panique.

Je suffoque.

Je coule sur le Titanic, dans ma propre maison. Dans mon propre nid de bonheur et de tranquillité.

Je suis toute mouillée, sale. Maintenant, c'est moi qui pue.

Ça ne peut pas monter plus haut qu'un pied, j'imagine... Donc on laisse en hauteur nos choses...

Il est 5 h 30 du matin, on se couche enfin.

Il est 7 h 30 du matin, on se lève déjà.

Il y a de l'eau où il n'y est pas censé en avoir... dans la rue, dans ma cour, ça touche la maison. Notre maison est dans un lac. Le sous-sol se remplit.

Bienvenue à « Sainte-Marthe-dans-le-Lac ».

Nous devons partir. Un policier vient nous dire que nous avons dix minutes pour partir et qu'il viendra nous chercher en bateau. Je pleure et j'ai peur. Il se montre rassurant et doux, patient.

Nous décidons de quitter en VUS en prévision de nos déplacements prochains.

Nous avons de l'eau au capot. En avançant, ça fait une vague devant nous. Notre chat crache et grogne derrière. Oui, oui, nous avons notre Louis, pas question que je le laisse dans cet enfer!

On finit par émerger de l'eau.

On a des spectateurs. Les gens non touchés aiment bien regarder les gens comme dans un téléroman en 3D.

Le ventre et l'âme vides, on va déjeuner pour faire un plan de match. Mais attendez... On en a pour combien de temps loin de la maison? Il va y avoir de l'eau jusqu'où dans la maison? Merde... j'ai oublié de monter mon album de finissants, il est sûrement dans l'eau...

Les mains vides avec notre chat, on a été accueillis chez ma belle-mère, où on ne cessait de regarder les nouvelles en espérant voir notre maison... On croyait la voir et, oh... ce n'était pas elle... oh, elle est là, je crois! Ah non, ce n'est pas notre rue. On a tant espéré avoir de ses nouvelles... comme

si un membre important de notre famille s'était envolé en pleine guerre et que l'on était sans nouvelles alors que son hôtel était entouré de terroristes.

48 h plus tard, qui m'ont semblé comme 48 jours, nous ont séparés de notre maison. Un 48 h durant lequel quatre pieds d'eau ont élu domicile dans nos choses.

C'est là que j'ai vu que j'avais oublié quelque chose de si important... les CD de mon papa qui est décédé. Ses CD, sa voix, son écriture sur les pochettes... Papa comment j'ai pu t'oublier ici? Comment j'ai pu laisser tes souvenirs se noyer ainsi?

Dans la peur, dans l'angoisse, on oublie, on panique, et on laisse derrière des biens irremplaçables.

Les jours se suivaient et se ressemblaient : nettoyage, démolition, gens de villes voisines venant nous interroger sans délicatesse, voulant savoir chaque détail de chaque instant que nous, on essayait d'oublier.

J'étais là, assise dans le gazon avec mes toutous trempés quand un homme m'a filmé avec une tablette... Je ne pensais jamais vivre ça, je me suis sentie humiliée, tel un lion en cage seul devant sa rage et sa peine que les spectateurs regardent, mais n'aident pas.

Nous avons eu de l'aide, nous avons même dû en refuser. Des gens que je ne connaissais pas sont venus laver mes choses. Des gens souriants qui amenaient espoir et douceur.

Les gens de la Croix-Rouge, les policiers, ces gens qui ont été si patients devant notre désespoir.

C'est maintenant démolit et je peux même dire que c'est propre.

Nous envisageons les nouveaux plans.

Mais j'ai peur, j'ai peur que l'eau rentre. Quand on part une soirée, je stresse sur ce qu'on peut avoir comme surprise en revenant.

Et si ça arrivait encore, aurait-on encore la force de tout perdre, de tout démolir et de tout reconstruire?

La peur, elle va nous hanter longtemps.

La confiance, je ne sais pas si on va la retrouver envers notre maison, notre ville.

L'amour, elle a doublé depuis.

Sauver sa peau... par Mylaine Plante

Après une grosse semaine à aider à rehausser la digue, ce samedi-là, nous avons continué, brûlés, mais confiants. J'avais déjà monté mes meubles depuis les 19 et 20 avril. Je les avais depuis peu, après le refoulement d'égout de 2017. Ce samedi en question, nous devions encore rehausser la digue dans ma cour. Ma patronne était venue prêter main-forte et constater le visage fier, mais inquiet des bénévoles et citoyens. Le stress était palpable et déjà la fatigue nous envahissait. Nous étions beaucoup, même un peu trop, tant que nous ne savions plus où aider. Ma patronne et amie m'a emmenée luncher et m'a conseillé de faire une mini sieste avant que les gens arrivent derrière chez moi avec les sacs de sable. Ce que j'ai fait, mais à peine étendue et confortable, un bruit sourd, mais en même temps intense m'a fait sursauter... La télé de la salle à manger étant allumée, je croyais que le son venait de là, eh bien non!!! Les sirènes et porte-voix étaient bien réels!!! La panique d'entendre l'avis d'évacuation immédiate sonne toujours dans ma tête comme dans un film!!! Cell, fil, lunettes et sacoche. Rendue là, je me foutais de tout à part sauver ma peau et celle des voisins en sonnant aux portes... Juste une envie, savoir où étaient mes enfants, qui étaient chez papa, mais avaient des amis dans le coin. Tremblement, pleurs, rien ne sera comparable à une telle sensation pour le restant de ma vie. Mon chat dehors, retrouvé vivant 24 heures plus tard, a un peu allégé nos soucis. Mais jamais, mais au grand jamais, nous n'oublierons...

Dreams retirement gone forever... par Karen Vaage

I am retired, living with my husband and 3 little dogs in our mobile home, of less than 2 years. This home was our dream retirement place, where we invested much money to improve and redesign, as I am semi handicapped and have anxiety. The April 27th, we were spending our time quietly enjoying the early evening hours, doing our own little pleasures, when our youngest dog of just 1 year kept barking. After a few times trying to quiet him, I got up to see what he was barking at. I looked out my living room window with Scooter still barking to many people running bewildered and scared-looking, from around the curve on our street. Following right behind a police car, telling us to evacuate. I didn't know why, but I started to gather medications and important papers. And threw them in a bag. Police came banging on the door, which scattered my 3 dogs, so we had a hard time catching them, to get their leashes and collars on. So many times, someone banged on the door, I finally ran out, in my pajamas with my youngest dog in my arms and stood in the driveway, crying and shaking. I couldn't get in the car because it was locked, and I was waiting for my husband to gather the other two dogs. While waiting, police kept telling me to leave. When he came out with the other two, we jumped in the car with them banging on my car window to leave. Crying hysterically all the way up the street, the exodus of cars and people was tremendous. We didn't know where to go with 3 dogs, so I ran to my girlfriend's and explained the situation. She took us in without question and there we have stayed fit the last month and some weeks.

I reacted on adrenaline, the next few days; I don't even remember how I found out I had been flooded out of my home. Maybe the news. But this flood has uprooted my whole life, with my husband out of work as he works at Traverse Oka, which was also flooded and his unemployment for winter had run out, we were also without income except my small pension.

I have a pace-maker, a hip replacement, suffer anxiety, hyperventilation syndrome and now I have these bad memories of our retirement home drowning in polluted water. My house is ruined and just 1 week before, I had all my floors recovered and we had so many projects for outdoors. All gone. Family photos momentous and beautiful souvenirs, all gone, I have a lot of anger towards those who hid this problem with the dam, a secret kept by the government because my area had never been declared even a possible flood zone before... But they knew and I detest the landowner who has harassed me to pay rent for land that is uninhabitable. I am a bag of mixed emotions, some

days I cry, then there is anger and so much regret. This is an unfortunate experience in my life at the age of 70, I shall never get over.

Thank you for reading a small part of my story, there is much more but too long for the telling. Just to say heartbroken.

Une semaine déjà et 37 jours maintenant... par Alexandra Thibault

Une semaine déjà

Une semaine que les médias se promènent dans les rues en ralentissant les interventions, que les policiers bloquent chaque rue pour éviter les vols.

Une catastrophe « naturelle » qui nous fait penser à l'apocalypse.

Mais je n'ai pas envie de parler du côté laid des événements, mais plutôt de c'qui nous arrive de bien.

Parce que oui, on a dû sortir au plus vite de nos maisons, eh oui, on en a perdu beaucoup. On n'a pas pu ramasser tout ce qui était essentiel et certains ont dû laisser leurs animaux à l'intérieur.

Malgré tout, on est chanceux dans notre malchance. On a la Croix-Rouge pour nous aider à en ressortir indemnes, et pleins de restaurants qui offrent de la nourriture aux sinistrés. On a l'armée qui fournit des lits aux gens qui n'avaient pas d'autres choix et Animal Rescue qui sont allés récupérer tous les animaux restés dans les maisons.

Les gros magasins qui fournissent des vêtements, des outils ou des matériaux comme ils le peuvent.

Et les citoyens, nos voisins ou ceux qui ne sont pas touchés, qui ont aidé à refermer temporairement la digue. Ceux qui prêtent les chaloupes pour qu'on puisse, nous aussi, aller chercher les effets manquant à la maison, et ceux qui t'offrent des chandelles parfumées juste pour te faire du bien moralement.

On est chanceux de voir que tout l'monde est prêt à prêter main-forte, de réaliser qu'on n'est pas seulement une ville, mais aussi une communauté plutôt bien soudée.

Ma ville natale est forte, même sous l'eau.

On ne lâchera pas tant qu'on le pourra.

37 jours maintenant

2 juin, une 37^e journée de passée après le gros drame qui marquera Sainte-Marthe-sur-le-Lac. Trente-sept couchés de soleil sont passés depuis l'évacuation qui a fait angoisser plus de 6 000 habitants.

Toujours beaucoup de citoyens coincés ailleurs, loin des débris de leurs maisons, mais aujourd'hui, on pourrait presque dire que notre calvaire est terminé.

Aucune trace d'eau dans les rues, plus de laine ou de gypse sur les terrains, les sous-sols ont été vidés de leurs souvenirs.

Les policiers sont partis, les rues, débarrées, et les vanes de TVA ou d'Ici Radio-Canada se sont volatilisées.

Plus rien à voir.

La montagne de débris qui gâchait la verdure devant ma job est disparue cette nuit.

Vue de l'extérieur, l'apocalypse en est venue à sa fin.

Tout est beau.

Les maisons ont craché leurs eaux à l'extérieur, les gens circulent librement, on est tous retournés travailler, la vie reprend son cours.

Sainte-Marthe-sur-le-Lac est inconnue à nouveau.

Mais non.

C'est loin d'être fini, ça commence.

À partir de là, c'est la décontamination, la reconstruction, les déménagements de dernière minute, les heures de lavage pour désinfecter les tissus qui ont survécu à la noyade. On l'aura fait, cette année, notre ménage de printemps.

On a mangé le coup aussi fort que nos fondations, on se sent noyés nous aussi, incapables de respirer sous toutes les contraintes, les obligations, les dettes, et les remboursements du gouvernement qui n'arrivent pas.

L'ambiance est lourde, pas prête à s'alléger.

Loin de chez nous, familles séparées, vêtements perdus, épiceries jetées, électros à racheter, chats noyés, citoyens déboussolés, perdus dans la vague que la digue a laissé passer.

L'enfer, c'est maintenant, mais on a assez passé aux manchettes.

On n'est pas si important, vraiment.

Sainte-Marthe-sur-le-Lac, appelons-la Sainte-Marthe-dans-le-Lac, c'est ce qu'on a pu lire dans le journal la semaine dernière. C'est le jeu de mots un peu déplacé qui a enragé beaucoup de lecteurs. C'est la couverture qui est devenue virale en moins de 10 heures.

Sainte-Marthe-sur-le-Lac, c'est aussi ma ville natale, et les dégâts causés m'ont atteinte solidement.

Depuis samedi dernier, j'ai envie d'écrire sans trop avoir les mots, qu'est-ce qu'on peut dire là-dessus? Que le tiers de ma ville est dans l'eau? Tout le monde le sait.

Est-ce que je deviens folle?... par Roxanne Desroches

Hé que je m'en pose des questions face à l'inondation!! La digue sera reconstruite seulement sur la partie où il y a eu la brèche ou bien de la 1^{re} Avenue jusqu'à la 45^e Avenue? Sera-t-elle augmentée? J'aimerais, plus que tout, qu'elle le soit, parce que moi j'aime ma maison! Sera-t-elle efficace?! Assurera-t-elle pleinement notre sécurité? Tout plein de questions encore sans réponses...

Je ne veux en aucun cas quitter ma maison, on y est si bien. Nous avons acheté il y a un an et c'est écrit noir sur blanc, je suis zonée non inondable (première question posée au notaire). Nous ne voulions surtout pas devoir faire face à ce type d'épreuve... Sinon, nous n'aurions clairement pas élu domicile ici! Tout ce qu'on voulait, c'est une belle maison à Sainte-Marthe-sur-le-Lac, un lieu sécuritaire pour notre famille, un endroit où il fait bon vivre. Nous avons *strippé* les deux étages de la maison au complet, disons qu'elle avait un manque criant d'amour. Elle avait un grand potentiel. Après dix mois de gros travaux, elle est magnifique.

Ça n'a aucun sens de revoir les cartes du secteur et de modifier les zones inondables. Nous ne le sommes pas un point c'est tout!... Surtout qu'ici, ce n'est pas le lac qui est sorti de son lit naturellement. Tout ça est causé par un grave manque d'entretien qui a mis plus de 6 000 vies en danger, possiblement des centaines de maisons qui seront démolies, c'est tellement triste. Ces maisons où on y bâtit nos vies... Ces maisons où il y a tant de souvenirs... Ces maisons où nos enfants grandissent... Certains ont vu leur retraite s'envoler. Notre compte en banque s'est littéralement vidé. Le plus grave et le plus frustrant dans tout ça; c'est notre sécurité qui a pris son envol! J'aurais même pu lui envoyer la main... [...] Le professeur d'université qui est venu voir la situation a pleuré face à notre triste sort [...].

Déjà avec le stress causé par cette catastrophe non naturelle et les traumatismes qui s'en suivent, nous n'avons aucunement besoin d'en subir plus. Je ne peux plus en prendre, de cette anxiété toxique qui me gruge en dedans et m'a fait perdre 10 lb... Ça aussi, je n'ai pas pu le décider par moi-même. Je fais des cauchemars où l'eau y est en principale cause, je vis avec cette peur étrange de me faire évacuer, évincer de notre chez nous n'importe quand, sans qu'on n'ait le moindre contrôle et absolument rien à dire. Je fais des crises de larmes incontrôlables que je ne peux maîtriser. Que ce soit au magasin ou au resto pour me nourrir et nourrir ma petite famille.

J'ai peur de dormir parce que je ne vois pas ce qui se passe dehors, il faut que je sois continuellement en état d'alerte... Au cas où je devrais sauver nos vies!!! Celle de mon conjoint qui travaille tout le temps fort au point de s'épuiser pour nous, parce qu'il veut nous mettre un toit sur la tête. L'hôtel, ça coûte cher et on n'y est pas bien. Il travaille sur la maison d'arrache-pied pour qu'on soit capable de mettre cette catastrophe de côté. Notre belle grande fille de neuf ans s'épanouit de jour en jour. Elle veut tout simplement être bien chez elle. Garder ma famille en sécurité... Mon rôle de maman est d'assurer et d'offrir un sentiment sécurité à Charlie. C'est la base, non? Je sais que je n'ai aucun contrôle sur ce fameux 27 avril, mais je me suis tellement tapée sur la tête parce que j'ai failli à cette tâche. Avant d'être évacuée et même pendant, il y avait tellement de bruits de sirènes que j'ai paniqué solide. On a finalement trouvé un motel miteux, faute de place dans les hôtels. Nous avons pris la route et, même rendus à Mirabel, je les entendais encore dans ma tête. Impossible de m'en débarrasser. Est-ce que je deviens folle? C'était toujours aussi fort qu'ici. Aujourd'hui, si j'entends des sirènes de chez nous, quelles qu'elles soient, je panique encore. Quand est-ce que je vais me sortir de tout ça?!

J'ai reçu un diagnostic de trouble de stress post-traumatique. L'inondation a été plus forte que moi et laisse déjà des dommages causés par son passage. C'est extrêmement difficile à gérer et ça perdurera aussi dans le temps... Ce n'est pas parce que l'eau n'est plus dans ma maison que ma vie est redevenue comme avant. Cette situation nous marquera à coup sûr. J'aurais tellement aimé que l'eau remporte avec elle tout ce qu'elle a laissé sur son passage. L'inondation marquera à coup sûr nos enfants qui ont dû vivre et subir l'évacuation. C'est traumatisant pour eux. Ils n'ont plus aucun repère... Charlie souffre grandement aussi parce qu'on a moins de temps de qualité avec elle. Elle pleure souvent parce qu'on n'a pas le temps de... lâcher ce qu'on fait, de passer du temps de qualité avec elle. Ça la rend très triste, et nous aussi. Souvent, elle montre qu'elle est forte et que tout est correct, parce qu'elle ne veut pas nous en rajouter sur les épaules. Je trouve que ma fille, du haut de ses neuf ans, est super forte!! SUPER GIRL!!!

J'ai continuellement la sensation d'être sur le pilote automatique. Je manque des bouts, je cherche mes mots, je ne suis pas concentrée au point de ne pas me rappeler ce que je viens de dire et de ne pas comprendre ce que les gens me disent même s'ils sont devant moi. Tout ça depuis le 27 avril.

À la hauteur du cœur... par Astrid Delisle

*How high's the water, mama?
Five feet high and risin'
How high's the water, papa?
She said it's five feet high and risin'*

*Well, the rails are washed out north of town
We got to head for higher ground
We can't come back 'till the water goes down
Five feet high and risin'*

– **Johnny Cash**

Je me souviendrai toujours que ce matin-là, il pleuvait et ventait, mais seulement dehors, pas dans mon cœur. Pas encore, *anyway*. J'avais mes bottes de pluie contre la gadoue, mon parapluie au garde-à-vous, un café dans la main gauche pour contrer la grisaille. Je suis allée voir la digue, couverte de poches de sable misérables que le lac venait lécher au rythme des vagues. Je n'en ai rien pensé de particulier. Après tout, on venait de passer 42 ans au sec. C'est probablement la plus grande arrogance dont j'ai fait preuve dans ma vie. Comment ai-je pu regarder cette nature si puissante et ne pas m'être inclinée bien bas devant elle? C'est l'odieux de l'humain, je suppose, que de se penser plus grand qu'il ne l'est.

La veille, j'avais rencontré Gabriel, mon nouveau voisin. En pionnier aux souvenirs vifs, il m'avait expliqué d'un air grave ce dont avait l'air le printemps à Sainte-Marthe-sur-le-Lac, avant la digue. Noyé, bien sûr. J'étais déjà au courant puisque mon père a grandi dans le coin. Je l'ai écouté, mi-préoccupée, mi-amusée. Ses doutes et son intensité n'avaient pas ébranlé mon sentiment de confiance. Nouvellement installée dans le quartier, dans une maison de rêve, je flottais bêtement sur un nuage naïf et blanc. Très blanc.

La journée s'est déroulée normalement, ponctuée d'un suivi du niveau de l'eau. Les loisirs des enfants, quelques emplettes, un peu de ménage, question de faire disparaître tranquillement les traces d'un déménagement tout frais. En après-midi, Chum est allé prêter main-forte sur la digue, quelque part autour de la 27^e. C'était la moindre des choses. On avait fait de même pour nos voisins de Deux-Montagnes, en 2017, quand le lac s'était invité chez eux, évitant de justesse notre modeste petit nid.

On s'est installés pour souper vers 18 h. Un souper animé des folies habituelles de mes trois beaux garçons autour de qui tout tourne depuis 12 ans. Y a que le dessert qu'on a mal digéré. Peut-être à cause des sirènes. Ou bien c'était la pression d'air qui a subitement changé, le vent qui a tourné, nos planètes qui se sont inclinées ? Je ne sais plus... J'ai d'abord pensé à un incendie. Dans la rue derrière. Il fallait que ce soit dans la rue derrière. C'était tellement proche! Puis c'est venu de devant aussi. Puis de l'intérieur.

J'ai pensé à la digue. Mon dieu, la digue! Tellement de bénévoles y circulaient depuis des jours. Un accident était probablement arrivé. Un glissement de terrain? Une noyade? Une crise de cœur d'avoir trop forcé? Que j'aie craint la rupture d'anévrisme avant la rupture de la digue expose toute l'étendue de mon incrédulité. Quand les sirènes ont commencé à prendre des airs de signal d'évacuation, comme dans les films apocalyptiques, un doute lourd et grave m'a glacé le sang.

On a ouvert la porte avec l'intention d'apercevoir quelque chose. C'est alors qu'un homme est passé en courant devant la maison, nous criant au passage : « LA DIGUE A LÂCHÉ! ». Je suis restée figée quelques secondes, alors que Chum, les yeux trop grands, montait le ton pour nous inciter à fuir sur-le-champ. Les enfants posaient trop de questions, le chien était nerveux, je cherchais mes clés. J'ai demandé à tout le monde de rester calme. « Arrête de crier, tu fais peur aux enfants! », que j'ai répété 3-4 fois, la gorge serrée, sans trop de conviction.

Les enfants se sont assis dans la voiture. « Maman, faut qu'on parte! On part-tu, là? » Blackout sur ce que Chum faisait. Mon déni s'est étiré jusqu'au bord de la rue où je me suis rendue pour voir si j'apercevais quelque chose au loin. Mon voisin de gauche chargeait une grosse valise dans son auto; mon voisin de droite chargeait sa glacière. Comme si elles s'étaient toutes donné le signal en même temps, les voitures reculaient des entrées dans une espèce de chorégraphie cartoonnesque. Des gens couraient au loin, dans des sens incohérents. Gabriel, les épaules courbées, la tension palpable, le regard grave, le ton sans équivoque, est venu nous dire d'éteindre le panneau électrique au sous-sol.

Convaincue qu'il ne s'agissait que d'une banale précaution, j'ai d'abord laissé mon chien dans la maison. Je suis retournée le chercher quand j'ai compris qu'on devait réellement quitter. Je suis partie sans Chum. Il avait des choses à vérifier avant de partir. On s'est dit qu'on se rejoindrait plus tard. Je lui ai crié de rentrer mon chat que je venais d'apercevoir dans la haie de cèdres. « On va être inondés, maman? » Je ne savais pas quoi répondre.

Sur le boulevard, le film s'est poursuivi. Bouchon de circulation, regards hébétés, véhicules d'urgence. Pompiers de Laval, police de Deux-Montagnes, pompiers de Saint-Eustache, police de Saint-Eustache, pompiers de Saint-Joseph, pompiers de Mirabel, voitures de la SQ, police, police, ambulance, pompiers, travaux publics, pompiers... Stationnée au resto en attendant des nouvelles de Chum, je tentais d'éplucher les réseaux sociaux pour avoir des infos. Mon grand tremblait et claquait des dents, mes deux plus jeunes pleuraient et posaient mille questions, le chien se lamentait. J'ai passé le bras derrière mon siège pour agripper des petites mains inquiètes, bredouillant des mots de réconforts insignifiants.

Vers 19 h 30, incapable d'attendre plus longtemps, j'ai appelé Chum. À bout de souffle au bout du fil, il a juste dit que les fossés devant la maison étaient remplis d'eau et qu'il voyait la vague monter dans le boisé derrière. Il a dû raccrocher, car un policier lui donnait un dernier avertissement pour évacuer. Les sanglots dans la voix, j'ai annoncé aux enfants qu'on ne retournerait pas à la maison ce soir-là. J'ai attendu encore un peu, le temps de prendre plus de nouvelles et de réfléchir au plan de la soirée. Vers 20 h 30, j'ai su que ma rue s'était remplie d'eau sur 800 mètres, et j'ai appelé ma mère en pleurant pour lui demander de nous accueillir chez elle pour la nuit.

En route, je me suis arrêtée trois fois pour prendre des nouvelles, donner des nouvelles, annuler les plans du dimanche. On est arrivé chez ma mère comme des naufragés, perdus, avec pour seules possessions nos vêtements et nos larmes. J'ai parlé brièvement à un journaliste au téléphone avant de préparer les lits des enfants. Quand Chum nous a rejoints, une heure plus tard, il a confirmé qu'on était inondés, mais on ne savait pas à quel point. Les enfants se sont endormis avec l'écho des sirènes, des larmes fraîches sur leurs joues, et la nuit a été ponctuée de cauchemars et de lamentations. J'ai à peine fermé l'œil.

Le lendemain, une visite chez moi en chaloupe m'a permis de voir que mes enfants avaient tout perdu dans huit pieds d'eau. En un claquement de doigts, on venait d'être réduits à vivre de charité, dans l'impuissance et l'incompréhension les plus totales. J'ai grelotté pendant deux semaines. Cauchemars, insomnie... J'ai pleuré sans arrêt. J'ai mis en pause projets, ambitions, vie sociale, vie professionnelle et bonheur. Le 27 avril 2019, j'ai eu l'eau à la hauteur du cœur.

À mes enfants et Le poisson rouge ... par Marie-Eve Lussier

À mes enfants

Nous revenions tranquillement à la maison, le soir du 27 avril.

Des voisins nous ont téléphoné d'urgence pour nous informer du bris de la digue.

Notre voiture s'est alors fait dépasser par une dizaine d'autos de police sur l'autoroute. Votre petit frère saluait chacune d'entre elles. Toutes les voitures demandées en renfort avaient allumé leurs gyrophares bleus et rouges. Pour Olivier, le spectacle fut mémorable !

Pour votre père et moi, il n'y avait pas place aux festivités. L'angoisse augmentait à chaque kilomètre, imaginant l'impact de la catastrophe.

Tout le quartier était plongé dans le noir.

L'asphalte humide reflétait les lumières des véhicules d'urgence. Notre rue, normalement si vivante et animée, ressemblait à une scène d'avant-guerre. Les voisins s'affairaient à calfeutrer leurs fenêtres et à déposer leurs derniers sacs de sable. Quelques courageux défiaient les autorités pour ne pas quitter leur domicile.

Je suis allée rejoindre quelques voisins sur la digue. L'eau était un peu agitée, mais beaucoup plus basse qu'en 2017.

La partie de la digue devant la 17^e Avenue, cette parcelle de digue qui nous protège, sera restée forte et solide en ce 27 avril.

Cette partie de la digue nous aurait protégés sans peine de la crue des eaux de 2019.

Devant notre maison, l'eau commençait à sortir des égouts. Cette eau provenait d'un bris dans la digue qui se trouvait à dix rues de la nôtre.

Une catastrophe qui aurait pu être évitée, apprendrons-nous plus tard par le biais du téléjournal.

Nous subissons donc l'inondation de notre maison, impuissants, après un bris causé par négligence et malveillance.

Dans la panique du moment, votre père a démontré un calme exemplaire. Dans un élan d'espoir, nous vous avons demandé de nous aider à « sauver la maison ».

Chacun accomplissant une tâche de sa propre initiative, pour mettre l'épaule à la roue.

Dans le noir d'une maison sans électricité et dans le bruit des sirènes de police, vous avez fait preuve de courage, d'autonomie et de maturité.

Aurélié, 8 ans, a regardé son piano au sous-sol. Trop lourd à monter jusqu'au rez-de-chaussée. Elle aura néanmoins sauvé son xylographe, sa flûte et ses vêtements.

Eliane, 9 ans, a sauvé ses livres, le contenu de ses tiroirs et le plus important... son équipement de soccer. Elle sera équipée pour le prochain match, pensa-t-elle.

Olivier, 3 ans, a sauvé son toutou et son doudou... mais après tant d'efforts, s'est finalement assoupi d'extrême fatigue sur le canapé.

Ce soir-là, je ne me doutais pas de l'ampleur de l'inondation qui s'en venait.

À 21 h, lorsque le policier a crié dans la rue « évacuation » et que nous avons vu le niveau de l'eau monter à une vitesse folle devant l'escalier extérieur, plus rien n'avait d'importance. Sauf vous trois.

Évidemment, en quittant la maison, j'ai pleuré. Votre père nous suivait dans son camion, tout aussi démoli face à la situation.

C'était silence radio dans la voiture. Et la main de ma fille Eliane, sur mon épaule, m'a rassurée. Cette petite main, ce petit réconfort, m'a permis de quitter notre rue et le chemin d'Oka. Loin du chaos, des gyrophares et loin de l'eau.

Depuis le 27 avril, votre père et moi avons tenté de rester calmes et positifs. Les discussions d'adultes se faisant devant vous. Nous avons été honnêtes et transparents face à la situation. Nous sommes de grands optimistes et nous savons qu'aucune situation ne pourra venir affaiblir notre couple et notre famille. Notre priorité, en cette fin d'année scolaire, est demeurée votre routine et votre bien-être.

Onze jours après les inondations, nous avons enfin pu pomper l'eau du sous-sol de la maison. Sept pieds d'eau au total. Deux chambres, une salle de bain, une salle de rangement, une salle de jeu et un escalier disparus dans une montagne de débris.

L'Himalaya, le K2 et la cordillère des Andes paraissent tout à coup si petits devant ma montagne de souvenirs qui se dresse devant le 22, 17^e Avenue.

Je n'ai pas pu regarder la machinerie lourde retirer mon mont Everest de souvenirs. Incapable de voir une partie de ma vie partir aux ordures.

Les enfants m'ont cependant rassurée en me disant : « on ne sait jamais quoi demander à Noël. Cette année... pour une fois... on saura! »

Au moment d'écrire ces lignes, il reste 199 jours avant le 25 décembre. Et croyez-moi... le père Noël sera très généreux cette année.

Je vous aime, les enfants.

Le poisson rouge

La plus grande tristesse de mes filles aura été de réaliser, après les inondations, que leurs deux poissons rouges avaient probablement retrouvé le chemin de la liberté vers le lac des Deux-Montagnes (enfin, c'est ce qu'on voulait bien leur faire croire!).

L'aquarium d'Aurélié avait basculé derrière la commode et la commode se trouvait sur le dos, au sol.

Le couvert noir de l'aquarium d'Eliane a été retrouvé dans la salle de jeu et les petites algues décoratives, dans la salle de rangement.

Nul doute, les poissons se sont fait éjecter de leur domicile dans la nuit du 27 au 28 avril.

Nous avons pu pomper l'eau accumulée dans notre sous-sol onze jours après l'inondation.

Sans électricité, dans la noirceur, je tente de jeter les articles se trouvant dans ma salle de bain. En passant un balai dans la douche, j'aperçois un petit point rouge frétiller dans le peu d'eau qui reste.

Un des deux POISSONS EST TOUJOURS VIVANT!

Le poisson d'Eliane fut sauvé *in extremis* par leur père et déposé de toute urgence dans un plat de plastique rempli d'eau.

Onze jours suivant le drame, le poisson, ce miraculé, nage de bonheur dans son nouvel aquarium, rempli d'eau fraîche!

Dans tout ce drame, nous n'aurons pas tout perdu!

La morale de cette histoire : il ne faut jamais sous-estimer la valeur d'un poisson rouge.



Histoire du fatidique soir du 27 avril 2019... par Normand Branconier

Le vendredi 26 avril, je termine de travailler à 16 h 30 exceptionnellement (je fais du télétravail), je suis finalement en vacances pour deux semaines. Je téléphone à ma conjointe pour lui dire que je vais aider à monter la digue comme le samedi précédent. Elle travaille au centre-ville et sera à la maison vers 18 heures.

Le lendemain matin, samedi 27 avril, je fais de même jusqu'à environ 15 h 30, je suis épuisé; nos valises sont prêtes, car nous quittons pour le Mexique, pour onze jours, le lundi 29 avril, où nous assisterons aux noces du neveu de mon épouse. Toute la journée, on me disait de ne pas m'inquiéter, que tout était normal et que la Ville était prête si la digue débordait, mais personne ne pensait qu'elle pouvait céder. Donc samedi soir, très confiants ou dans le déni, nous allons souper pour fêter nos vacances chez La Farsa quand, tout à coup, panne d'électricité, véhicules d'urgence à profusion sur le chemin d'Oka. On nous dit que la digue a cédé sur la 27^e Avenue. Nous habitons sur la 12^e, donc nous sortons pour venir à la maison, mais déjà l'eau est dans les rues, nous restons pris avec la voiture et l'eau est aux portes, j'ai réussi à nous sortir pour prendre un autre chemin pour me rendre à la maison. L'eau est dans la rue et monte, on nous dit d'évacuer, je vois l'eau qui commence à sortir du trou de la pompe au sous-sol; je sors dehors, ma femme me crie en panique que nous devons quitter, elle avait déjà pris une des voitures, les services d'urgence, l'armée et les hélicoptères sont déjà sur place. J'entre dans la maison, prends nos valises pour le voyage (nous aurons des vêtements) et aussi d'autres vêtements très rapidement. Je quitte en mettant le tout dans la deuxième voiture, je sors par le garage, je dois désengager l'ouvre-porte électrique et quitter la porte de garage déverrouillée. Entre temps, nous avons appelé des amis pour avoir une pompe et une génératrice, nous ne pensions jamais que l'eau monterait si rapidement et autant. Nos amis nous joignent par téléphone pour nous aviser qu'ils ne peuvent se rendre, nous les rencontrons au stationnement des P2M⁵ pour ensuite être hébergés pour la nuit chez eux. Le lendemain, on se rend à l'Aréna de Deux-Montagnes.

Bonjour les vacances, c'est notre première perte, 6 000 \$, notre voyage est à l'eau, c'est le cas de le dire. Nous avons eu six pieds d'eau dans la maison pendant dix jours. Mon bureau est au rez-

⁵ Le centre commercial les promenades Deux-Montagnes

de-chaussée et inondé, par chance mes ordinateurs sont surélevés. Ensuite hébergés à Terrebonne et par la suite, pour un mois à Sainte-Agathe. Et maintenant, on attend encore, après presque deux mois...

La maison possédée... par Nathalie Brassard

Je ne vous ai jamais raconté cette fameuse NUIT du 27 avril dernier? ...Je l'ai remise dans un petit coin de mon cerveau...

L'armée qui cogne à votre porte, les haut-parleurs des policiers qui retentissent dans les rues, les gyrophares d'ambulances qui vous aveuglent.

Moi, j'ai eu de la CHANCE, je n'étais pas dans la partie piscine⁶, après mon quatrième dégât d'eau, sensiblement semblable, je GÉRAIS!

On sauve les meubles! On monte le tout à l'étage!!!

Tout allait très rapidement, j'ai éteint les lumières de mon entrée, verrouillé la porte, car M. le policier sonnait aux cinq minutes comme si j'étais sourde de naissance!

Pas besoin d'être trop ÉSOTÉRIQUE pour comprendre qu'après quatre fois, il y a quelque chose que la « VIE » veut t'enseigner.

Même chéri, qui est spirituel comme un « deux par quatre » voulait faire brûler de la sauge dans cette maison possédée!

Accroupie, dans ma partie de quatre pieds d'entreposage du sous-sol, à regarder ces quantités de « des fois que j'en aurai besoin », j'ai regardé la machine à coudre de ma grand-mère (sûrement l'objet auquel je tenais le plus et que je trimbale d'appartement en appartement depuis mes 16 ans!).

Qu'est-ce que tu essayes de me faire comprendre????

Je n'ai pas assez libéré?

Je n'ai pas assez laissé aller?

J'ai trop retenu???

Trop accumulé?

Et bien, regarde-moi bien aller!!

J'ai su à cet instant présent, assise devant ce meuble laqué brun des années 1950, toute la symbolique; pardon GRAND-MAMAN, mais c'est ici que cela se termine...

Toutes les choses du passé, je vais les abandonner ici et maintenant, puis les laisser s'engloutir...

Mes vieilles rancœurs, mes fausses idées, mes vieilles croyances, mes qu'en dira-t-on? Mes frustrations, etc., elles partiront avec l'eau du lac quand tout sera terminé.

⁶ Zone délimitée entre la 22^e Avenue et la 29^e Avenue du Domaine.

La nuit fut longue et épuisante, mais j'ai beaucoup réfléchi... comme une thérapie accélérée du sous-sol au grenier!!!

Je savais que plus rien ne serait comme avant...

Quand la routine a repris sa place (sans généraliser SVP!!!! Je ne veux froisser personne), je me suis indignée devant l'insensibilité de la plupart des gens.

Cela fait partie de la nature humaine, lorsque nous ne sommes pas physiquement ou émotionnellement touchés par une tragédie, il est difficile d'être altruistes et de ressentir une immense compassion.

J'ai passé la semaine suivante à me PLAINDRE de l'indifférence des gens de mon entourage!

QUOI, vous continuez une vie normale??? C'est LE DRAME ici, HEY! HEY! Tout le monde, vous ne pouvez pas continuer vos occupations quotidiennes! Nous, les Marthelacquois, nous vivons une...

TRAGÉDIE!!! STOP!!

Et bien, rien ... malgré mes publications récurrentes sur la tragédie sur Facebook, dignes d'un film de série B.

Un ou deux *likes*, sans plus.

Tandis que le précédent *post* d'un chat hystérique avait récolté 78 *likes*!!!!

C'est là que j'ai décidé de mettre en pratique tous mes livres de psycho-pop qui me servent de cure-dents (*joke* à toi, chéri!).

Et bien, t'aime ça les belles citations?

Et ton Boudha qui s'empoussièrera et qui fait japper ton chihuahua chaque fois qu'elle le croise!

Envoyez, opère ma grande!!!

Alors c'est là que je me suis dit :

« SOIS LE CHANGEMENT QUE TU VEUX VOIR DANS LE MONDE, Gandhi. »

J'ai alors décidé d'aider les adolescentes et fillettes et vous connaissez la suite, depuis deux semaines je vous HARCÈLE sans arrêt, appelant optométristes, centre d'entraide, commerçants, patrons!!!!

PLUS de 5 500 \$ en dons, commandites et services! Et je n'en suis pas peu fière!

Mais il y a encore trop de jeunes filles qui ont besoin de vous !

Je ne les sauverai pas toutes, mais si je peux leur faire passer mon message...

« Que malgré tout ce qui peut arriver dans la vie, il faut croire en la bonté et que c'est dans le service que nous ressentons un immense bonheur. SI NOUS VOULONS VOIR QUOIQUE CE SOIT DANS LE REGARD DE L'AUTRE NOUS DEVONS REFLÉTER CE MÊME REGARD! »

Un énorme merci à ceux qui me soutiennent, je ne suis pas seule dans cette aventure!

Ces Superhéros, les bénévoles... par Luc Giard

Lundi 13 mai 2019

Hier encore, malgré tous les efforts que notre famille, nos amis et nos voisins ont accomplis afin de venir à notre secours, on ne savait toujours pas comment nous allions arriver à sauver notre demeure.

Notre maison est tellement atteinte que malgré tout cet acharnement du week-end, nous n'avions que la base de la montagne qui était gravie!

Hier soir, les muscles endoloris, exténués de toutes ces heures travaillées sous l'adrénaline, moi et Carolyne ne savions tellement pas comment nous allions arriver à passer seuls au travers du rez-de-chaussée en sachant en plus que le temps est notre pire ennemi.

Je ne suis tellement pas un adepte de Facebook, mais hier soir, j'ai décidé d'envoyer un message, demandant de l'aide de bénévoles, qui sont eux-mêmes à bout de souffle!

Ce matin, lorsque nous avons eu l'autorisation d'entrer dans notre maison, des anges sont apparus à nos yeux. Ces gens qui ne nous connaissent absolument pas et qui sont à notre porte afin de nous sortir de notre misère! Ces gens qui ont même manqué le travail afin de soulager nos douleurs. Ces êtres formidables qui se sont présentés à nous, en nous offrant en plus le petit déjeuner, le café et de quoi dîner en sus...

Ces superhéros ont travaillé à sauver notre demeure comme si c'était la leur. C'était absolument incroyable et si réconfortant d'être entourés de personnes aussi généreuses et dévouées... Nous sommes sans mots...

Ce soir, plus de deux semaines après la catastrophe, nous avons versé plus de larmes que jamais... Des larmes de joie... des larmes de bonheur... des larmes d'espoir... Et ce, grâce à vous, qui êtes tous venus à nous sans vous attendre à rien en retour... absolument rien...

Aujourd'hui, nous n'avons pas juste travaillé à sauver notre maison... Après ces trois jours, c'est une leçon de vie qui est venue à nous... Aujourd'hui, il est facile pour nous de croire en un monde meilleur... Toute cette générosité et tout ce dévouement autour de nous... La vie est formidable...

Nous ne saurons jamais, mais jamais, comment vous remercier pour tout ce que vous avez accompli. Il n'y a pas de mots qui seront à la hauteur pour vous transmettre toute la gratitude que moi et Carolyne avons envers vous tous!!!

Même si nous n'arrivons pas à sauver notre demeure, nous aurons eu une prise de conscience grâce aux valeurs des gens qui nous aurons entourés et soutenus tout au long de cette aventure. Vous nous avez déjà sauvés à votre façon!

Dans notre cœur, nous appelons ça... l'amour.

Mon cœur s'est noyé... par Anonyme

« La digue a cédé et mon cœur s'est noyé.

Le 27 avril 2019, 20 h. Je relaxe dans mon bain, le téléphone sonne, mon conjoint répond. Il vient me voir pour me faire le message que c'est ma fille et qu'elle s'en vient!!! « Comment ça? », que je lui réponds. Il me dit qu'il ne sait pas trop, elle a dit qu'elle était inondée et qu'elle était en route. La télé n'est pas ouverte à un poste de nouvelles et je ne sais rien de ce qui se passe. La distance entre Sainte-Marthe-sur-le-Lac et Saint-Colomban représente un trajet d'au plus 40 minutes. Ça fait une heure qu'elle a appelé et elle n'est pas arrivée. Inquiète, je l'appelle sur son cellulaire, elle ne répond pas. Je finis par rejoindre son chum qui me dit qu'elle est en route, qu'ils sont inondés, mais qu'il ne connaît pas l'ampleur des dégâts. Il me dit rapidement qu'ils ont été forcés de partir et que ma fille va arriver d'une minute à l'autre avec les enfants. Lui est resté sur place pour avoir de l'information de la part des autorités. À ce moment, je ne sais rien de plus. J'attends, me disant qu'on les a sûrement évacués par prudence parce que le niveau des cours d'eau est particulièrement élevé cette année.

Enfin, elle arrive autour de 21 h 30. Le sourire que j'avais dans mon visage en ouvrant la porte pour les accueillir s'éteint devant la scène qui s'offre à moi. Ma fille est là, tenant par la main ses enfants (elle en a trois) et son chien en laisse. Tous les quatre ont les yeux hagards, et je peux voir leurs corps qui tremblent. J'ai devant moi les quatre personnes que j'aime le plus au monde qui sont en état de choc. Ils n'arrivent pas comme pour une visite familiale avec leur valise remplie de vêtements et des passe-temps pour les enfants. Non, leurs seules possessions sont les vêtements qu'ils ont sur le dos, le trousseau de clés qu'elle tient dans une main et leur chien.

Quelque chose se brise dans mon cœur, personne ne parle. Sans savoir, je sais, je sais que quelque chose de terrible est arrivé, ce n'est pas qu'une inondation. Nos regards se croisent, elle s'avance et nous nous étreignons en silence comme deux désespérées qui s'accrochent l'une à l'autre. Les larmes coulent sur nos joues sans que rien ne puisse les arrêter.

Ils entrent. Elle me raconte : la fin d'un souper tranquille avec les enfants et soudain le chaos, le concert des sirènes qui se sont mises à hurler, les gens qui couraient dans la rue, à l'opposé du Lac-des-Deux-Montagnes. Les autos qui filaient à vive allure dans la même direction. C'était sauve-

qui-peut!! Des cris, « la digue a lâché, sortez, allez-vous-en ». Son chum qui lui dit de partir avec les enfants, ce qu'elle fit, non sans être revenue dans la maison pour chercher son chien qui, dans la fenêtre du salon, les regardait partir, la tête légèrement penchée sur le côté, semblant ne pas comprendre pourquoi on fuyait en le laissant derrière.

Son chum, lui, est resté à la maison pour s'assurer que tout était sécuritaire (électricité, pompes, etc.). Il ne savait pas encore pourquoi tout ce branle-bas de combat. Ce ne fut pas long qu'il s'est enfui à son tour quand il a vu l'eau remplir les fossés et arriver en vagues dans le boisé en arrière. Il a cherché de l'information à droite et à gauche auprès des autorités et a fini par appeler ma fille, qui tournait dans la ville sans savoir où aller en attendant de pouvoir revenir à la maison, pour lui dire de s'en aller chez sa mère. Ils avaient soudainement compris que c'était sérieux. Il est venu beaucoup plus tard rejoindre sa famille chez moi. Seuls leurs deux chats ont été laissés derrière. Mon gendre a pu rentrer celui qui était apeuré par le hurlement des sirènes dehors, près de la haie de cèdres. Pas de trace de l'autre au moment où tout le monde a quitté. Ce dernier se terrait au sous-sol depuis qu'ils avaient emménagé dans cette maison, neuf jours auparavant.

Chez moi, c'est totalement sidérés que nous avons compris, en regardant les nouvelles, ce qui s'était passé et que nous avons à peine commencé à mesurer l'ampleur de cette catastrophe. C'est dans une atmosphère de profonde hébétude qu'on s'est débrouillés pour coucher tant bien que mal tout le monde, épuisés, au sous-sol où l'espace est restreint et où tout le confort que j'aurais voulu leur donner fait cruellement défaut.

Pour ma part, je monte à l'étage et le sommeil me fuit. Du sous-sol montent de longs sanglots, je reconnais ceux de ma fille et mon cœur se brise un peu plus, des cris de détresse déchirent la nuit (le plus jeune de mes petits-fils). Je les entends et je pleure. Mon cœur tambourine jusque dans ma tête et je pleure à en suffoquer.

Au réveil, j'ai retrouvé assez de force pour sourire aux enfants. Je leur prépare un déjeuner comme ils les aiment. Les plats abondent sur la table, mais le cœur n'y est pas, on ne peut feindre l'enthousiasme, alors que la réalité frappe de plein fouet. À 6 h 30, déjà, ce sont les appels à droite et à gauche pour tenter de reprendre pied (assurances, recherche d'information pour se vêtir, se loger, etc.). Cet après-midi, ils seront à l'hôtel. Je suis déchirée de les voir partir, mais je comprends. Ils ont besoin de se retrouver entre eux, de se recentrer. Mais avant de s'y rendre, le

chum de ma fille est allé porter le chien chez ses parents, pendant que ma fille, elle, est allée magasiner. Pas du genre magasinage de fille, non, elle est allée magasiner des vêtements pour les enfants parce qu'ils n'ont plus rien, des produits d'hygiène de base, pour la même raison, et quelques morceaux de vêtements pour elle aussi. Avant son magasinage, elle n'a pu s'empêcher d'aller voir sa rue, son quartier. Tout d'abord, pour savoir, et aussi parce qu'elle avait un espoir d'avoir été épargnée. Là-bas, sous le coup d'une pénible émotion, devant le désastre évident, elle a fondu en larmes sous les yeux d'un policier qui refusait de la laisser passer, et pour cause, elle n'avait aucun papier d'identité valide, n'ayant pas encore reçu les documents comportant sa nouvelle adresse. Après quelques instants, devant une telle détresse, ce policier lui a permis de se rendre à sa maison. Ce sont de bons samaritains qui l'ont amenée en chaloupe, accostant sur la porte d'entrée de sa maison. Ce fut la désolation totale. Elle était effondrée. L'eau remplissait le sous-sol jusqu'au rez-de-chaussée. Ce sous-sol qui abritait les trois chambres des enfants, un salon et une salle de bain. Elle venait d'en terminer fièrement la décoration. C'était la maison de leur rêve, heureusement bâtie dans une zone NON INONDABLE. Ils y ont été heureux plus que jamais pendant presque neuf jours. Je revois ses yeux pétillants quand elle me l'a fait visiter à Pâques, trois jours après leur arrivée.

Mais, le 27 avril 2019, à 20 h, le téléphone a sonné, la digue a cédé, mon cœur s'est noyé et leur rêve s'est brisé. »

Un second souffle brisé... par Jonathan Huard

Avril 2012 : J'emménage au 21, 39^e Avenue, Sainte-Marthe-sur-le-Lac, dans ma première maison, avec ma copine du moment. Arrive l'été, je découvre que j'ai un problème de fourmis charpentières qui me pourrit littéralement la vie. J'ai fait plusieurs démarches sur plusieurs années (mise en demeure, exterminateur, prise d'informations, etc.) pour me faire dire à la fin que je devais m'arranger avec mes troubles puisqu'il était impossible de trouver du bois pourri dans les murs, donc que le vice-caché n'était pas les fourmis, mais bien l'infiltration d'eau qui mène à du bois pourri. Je n'avais donc aucun recours envers mon vendeur.

Mai 2014 : J'achète ma première moto que je rêvais d'avoir depuis mon plus jeune âge, lorsque j'ai fait un tour, alors que j'avais 10-11 ans. Mon père n'était vraiment pas d'accord avec cet achat et me le rappelait assez souvent.

Octobre 2015 : Je me sépare de ma copine du moment et disons que cela n'a pas été facile.

15 octobre 2016 : Le début de mon calvaire s'amorce. Je subis un violent accident de moto dans lequel j'ai failli y laisser ma peau. Je vous dresse la liste de mes blessures :

Hématome sous-dural;

Fracture/luxation de la charnière atlanto-occipitale cervicale nécessitant une fusion cervicale de C0 à C4;

Affaissement de mes deux poumons + un de perforé;

Multiplés fractures de l'omoplate gauche;

Fracture des 2^e, 3^e, 4^e et 5^e côtes à droite ainsi que des 8^e, 9^e, 10^e et 11^e côtes à gauche;

Fracture de l'apophyse transverse L2-L3-L4;

Traumatisme crânien modéré.

Je reste un mois à l'hôpital, deux mois en centre de réadaptation et fais environ un an de réadaptation au Bouclier, à Saint-Jérôme. J'ai dû dire au revoir à la plupart de mes passions. Je jouais au soccer compétitif depuis l'âge de cinq ans, terminé. Je vivais mon rêve et ma nouvelle passion pour la moto, terminé. J'ai toujours été quelqu'un de sportif, d'actif, aimant tous les sports ou toutes les activités physiques ou qui bougent, terminé.

Avril 2017 : Après les pluies diluviennes que nous avons connues, je subis une infiltration d'eau par mon puits de captation. Heureusement, mon assureur couvre la plupart des dommages et réparations, mais je perds quand même de l'argent pour les choses que mon assureur ne couvre pas. Je fais faire toutes les rénovations dans l'intention de vendre, car dans ma nouvelle condition, je ne peux plus m'occuper d'une maison. J'ai mal au cou seulement à faire la vaisselle.

Mars 2018 : La fin de ma réadaptation au Bouclier de Saint-Jérôme. Mon ergothérapeute me confirme alors que, selon toute vraisemblance, je ne serais pas en mesure de reprendre l'emploi que j'avais avant mon accident. Je travaillais comme technicien de systèmes de sécurité pour ADT Canada. J'avais de bons avantages et un bon fonds de pension, puisque je faisais partie d'un métier de la CCQ⁷. Je dois me rendre à l'évidence que je ne serai jamais en mesure de refaire un aussi bon salaire, de retravailler à temps plein (puisque mon traumatisme crânien m'a laissé une séquelle de fatigue chronique) et de bénéficier de l'un des meilleurs fonds de pension au Québec. Je perds du même coup ma psychologue dont je crois avoir encore besoin. J'ai demandé à la SAAQ de m'en référer un, mais mon agent me répond qu'ils ne peuvent le faire, car ce serait du favoritisme, et que je dois me débrouiller moi-même pour m'en trouver un. J'ai fait environ 15 appels qui me sont tous revenus avec des refus pour différentes raisons. J'ai alors laissé tomber. Je trouve ça dommage qu'une personne qui veut s'aider ne soit même pas en mesure de le faire.

Décembre 2018 : Je passe une expertise médicale psychologique à la demande de la SAAQ pour l'indemnisation pour les séquelles. Je vous épargne les 11 pages de rapport, mais en gros, il en ressort que j'ai un sévère trouble de l'attention et que je suis en dépression sévère. Je commence alors les antidépresseurs.

Janvier 2019 : Je passe une expertise médicale physique à la demande de la SAAQ pour l'indemnisation pour les séquelles. Je vous épargne les 15 pages de rapport, mais en gros, il en ressort que j'ai perdu beaucoup de mobilité au niveau de mon cou.

Fin mars 2019 : ENFIN, un peu de positif dans ma vie depuis les deux dernières années et demie. Je signe la vente de ma maison, je signe mon nouveau condo avec ma nouvelle copine et je rencontre enfin le seul témoin de mon accident que je cherchais depuis deux ans. Je n'avais aucun

⁷ Commission de la construction du Québec

souvenir de mon accident, donc j'avais beaucoup de questionnements par rapport à cette journée. J'ai pu enfin tourner la page sur le pire moment de ma vie jusqu'à maintenant.

27 avril 2019 : Ai-je besoin d'en rajouter? Tout le positif que j'accumulais et la joie que j'avais depuis un mois s'effondre et me replonge dans ce que je vivais depuis 2016. Ma maison étant vendue, avec la signature chez le notaire le 6 mai, la prise de possession le 11 mai, les acheteurs se retirent et je suis pris avec la même maison maudite. J'avais besoin d'un endroit où vivre donc j'ai quand même déménagé dans le condo avec ma copine. Alors voici le topo : je suis pris avec une maison qui me coûte le même montant qu'un condo (si j'étais seul à payer), une maison qui sera invendable dans les prochaines années, une maison que mon assureur ne veut pas payer, car il dit que c'est une inondation et ne veut plus l'assurer non plus, car est vacante en raison d'un sinistre.

Je suis au bout du rouleau, je ne sais plus vers qui me tourner, ma copine me dit qu'elle peut bien m'aider pendant un certain temps pour les paiements, mais que mon couple serait en péril si cela dure trop longtemps.

Jonathan Huard

Encore propriétaire du 21, 39^e Avenue, Sainte-Marthe-sur-le-Lac, maintenant vide et qui ressemble à une maison abandonnée.

Un calvaire qui ne fait que commencer... par Luc Proulx

Je crois que le soir du 27 avril a été vécu de façon différente d'une personne à l'autre, dépendant d'où l'on est situé à Sainte-Marthe. Ceux tout près de la digue et ceux plus loin comme moi. Très rapidement, la panique s'est emparée des gens et pas pour rien non plus. L'eau est montée tellement vite. Mes parents sont venus chez moi en pensant être corrects pour la nuit et ont dû se faire évacuer une seconde fois. Moi, j'ai été chanceux de revenir chez moi quelques jours plus tard et que l'eau se soit arrêtée de monter à quelques maisons d'où je suis. Ce ne fut pas le cas de mon frère et de mes parents qui ont été directement touchés. En plus, ils ont été dans la fameuse zone rouge, les sacrifiés, la piscine, la cuve et avec l'une des digues parallèles⁸ en face de chez eux. Même s'ils ont été évacués pendant 36 jours, leur calvaire n'est pas terminé, il reste la reconstruction, mais aussi de refaire confiance à une digue qui ne sera sans doute que *patchée*⁹ pour le printemps 2020.

⁸ Deux digues ont été érigées, sur les 22^e et 23^e Avenue et sur la 29^e Avenue du Domaine, pour contenir l'eau du bris et ainsi vider les deux zones extérieures.

⁹ Colmatée

Je tremblais et paniquais... par Myreille Pettigrew

Bonjour, voici comment nous avons vécu la soirée du 27 avril 2019. Notre maison est située sur la 24^e Avenue, deuxième maison avant la digue, donc la digue est pratiquement dans notre cours... Le samedi, vers 19 h 05, mon mari est parti voir le film *Avengers* au cinéma Guzzo, à Deux-Montagnes, le film commençait à 19 h. Ma fille de 17 ans, Océane, et moi sommes en pyjama et nous nous préparons un petit souper tranquillement ensemble. Subitement, j'ai entendu crier dans la rue devant chez moi... Mon voisin d'à côté courrait vers le bout de la rue en criant et il a appelé avec son cellulaire, sûrement que c'était pour les secours... Les voisins, dans la rue, pleuraient et criaient, et ils me faisaient de grands gestes pour que je quitte la maison. Je suis montée au deuxième pour voir de la fenêtre de ma salle de bain ce qui se passait et j'ai vu la chute d'eau qui passait au travers la digue et qui s'écoulait directement dans notre cours. J'ai donc descendu en bas dire à ma fille que nous devons nous habiller et évacuer (tout ceci s'est fait en quelques minutes). J'ai essayé de téléphoner à mon mari pour avoir de l'aide, mais il *flushait* mon appel pour ne pas manquer son film... je l'ai donc texté que la digue a lâché. Ma fille et moi avons mis leurs colliers aux deux chiens, attrapé les quatre chats et les avons placés deux par deux dans des cages de transports, dont une qui ne fermait pas (*zipper* brisé). Mon mari m'a téléphoné pendant ce temps et est sorti du cinéma pour venir nous aider... Il est arrivé en deux minutes, il a pris les deux chiens et les a placés dans son camion avec la cage qui contenait deux chats, ma fille a pris sa sacoche et la cage qui ne fermait pas avec deux autres chats et moi, j'ai sorti mon perroquet gris d'Afrique et l'ai placé dans une boîte de carton et je suis sortie avec ma sacoche, je me suis assise en arrière dans mon VUS (il y avait déjà de l'eau à moitié de la porte du VUS), c'est là que j'ai réalisé que je devais conduire mon véhicule... Je suis donc passée entre les deux sièges avant en laissant la boîte de carton qui contenait mon perroquet en arrière, ma fille pleurait et tremblait... Moi aussi, je tremblais et paniquais... Le bruit des sirènes, les cris des policiers et des pompiers... Mon mari, pendant ce temps, courrait fermer le courant dans la maison et barrait les portes... Tout le monde me criait après pour que je sorte de mon stationnement. J'étais pas mal perdue et sous le choc... J'avais appelé ma fille la plus vieille, qui habite à Laval, en panique (car mon mari ne répondait pas à mon appel) et elle a appelé mon beau-frère pour qu'il puisse nous aider, ainsi que mes deux autres filles et leurs amies. Tout ce beau monde est venu nous rejoindre au centre communautaire, dans le stationnement. C'est là que nous nous sommes mis à pleurer tous ensemble et à nous serrer dans nos bras... Nous avons placé les animaux dans les différentes

voitures pour qu'ils puissent avoir un toit et tout ce qu'ils ont besoin (mes filles et une très bonne amie de ma fille Rosalie ont pris tous nos animaux). Nous sommes allés dormir pour les deux premières nuits chez mon beau-frère, lui aussi de Sainte-Marthe, mais au nord de la rue Louise. Voilà comment nous avons vécu l'évacuation de notre maison, tout ça s'est passé tellement vite, ce n'est même pas croyable, ça semble tellement long, mais ce n'est pas le cas... Je suis restée marquée par tout ça, je tremble encore en attendant des sirènes, je pleure encore en pensant à ce qui s'est passé et notre maison est une perte totale. Nous n'avons pas pu retourner dans notre maison, car elle est vraiment trop dangereuse (la cave de service en terre de quatre pieds était remplie d'eau et notre rez-de-chaussée, salon, cuisine, salle à manger, chambre, salle de bain, salle de lavage avaient plus de trois pieds et demi d'eau). Nos assurances ne payent rien et nous n'avons toujours rien reçu en argent, sauf de l'aide de la Croix-Rouge pour des vêtements. Nous avons hâte que ça se règle!!

Prisonniers de notre belle maison... par Johane Corbeil

J'ai toujours aimé ma maison. Nous avons fait l'achat d'une belle intergénérationnelle, en zone non inondable et non à risque, pour que mes parents puissent avoir une belle retraite, sans soucis. Nous les avons bien installés, le sous-sol rénové à leur goût. Nous en étions maintenant à terminer le haut, il ne restait que la cuisine à refaire et nous étions prêts, mon mari et moi, à pouvoir relaxer et à profiter de notre belle maison enfin terminée... Le 27 avril, et bien tout s'est écroulé!! Mes parents ont tout perdu et nous avons perdu la moitié de notre maison. Sous-sol complètement inondé. Quel cauchemar, ce soir du 27 avril. Le choc, c'est le lendemain, quand nous avons constaté que notre retraite venait d'être repoussée de plusieurs années. Aujourd'hui, nous savons que cet investissement n'existe plus... ou presque. Mes parents ont dû se trouver un autre appart et nous devons tout refaire... encore une fois!! C'est triste, très triste. Nous n'aurions jamais cru être un jour prisonniers de notre belle maison où il faisait si bon vivre!!

Un mariage à l'eau... par Julie Van Winden

Voilà cinq ans, on a acheté une petite maison mobile, un coup de foudre. Je l'aime, avec son gazebo et son grand terrain, intime pour ce type de maison. On projetait d'élever notre famille qui commençait avec mon bébé de trois mois. On a fait tous nos devoirs pour regarder le type de sol, s'il y avait de la moisissure, si c'était inondable; bref, on a regardé ça de près.

On a vécu heureux cinq ans, sans souci de l'eau. Au printemps 2017, j'accouchais le 7 mai et l'eau montait très haut, sans grosse peur.

L'été passé, mon chum m'a finalement fait sa demande en mariage. J'ai dit oui, mais voilà, le 27 avril 2019, notre rêve de mariage s'est envolé avec mes boîtes de préparatifs de mariage, qui était prévu pour août prochain. Je n'ai plus rien de mariage. Je n'oublierai jamais la panique à entrer deux jeunes enfants dans l'auto. Je n'ai jamais fait une valise de vêtements et de couches aussi vite. On a réussi à vider la maison (un *trailer* de trucs) le 18 mai seulement, accompagnés d'un policier, car elle n'était pas sécuritaire à marcher en étant la deuxième maison à côté de la digue. Je suis en mesure de bien comprendre la panique et de confirmer que 30 minutes avant, le monde se promenait dehors sans tracas, j'allais même coucher ma plus jeune de deux ans. Leur chambre se trouve devant la digue, j'imagine ce que cela aurait été si c'était la nuit qu'elle avait cédée.

Des nouvelles de nous... par Hélène Montpetit

Envoyé le 30 avril, à nos familles et à nos proches

Bonjour à tous,

Merci pour votre patience. Comme vous pouvez l'imaginer, les derniers jours ont tout simplement été un tourbillon pour moi et Stéphane et on n'avait pas le temps ou l'énergie d'envoyer des nouvelles ou de parler à chacun de vous. Je me reprends maintenant, avec un courriel très (trop) long pour vous donner les détails jusqu'à aujourd'hui. Merci à Mélanie de vous avoir tenu au courant de l'essentiel : on est tous les trois en sécurité et en santé.

Je suis certaine que vous avez entendu les nouvelles de samedi soir et ensuite vu, comme nous, l'étendue de la catastrophe dimanche et lundi. Je peux vous assurer que notre soirée de samedi était totalement surréaliste. On avait passé la journée à aider à rehausser la digue à travers la ville à cause des prévisions des niveaux attendus du lac et du débit de Carillon. On était très inquiets depuis jeudi. Les prévisions étaient alarmantes, beaucoup plus hautes que 2017. Donc, je suis allée mener Gabriel chez mes parents le samedi matin, afin que moi et Steph, on puisse aider au maximum. Vers 17 h 15, le rehaussement de la digue était complété et ils n'avaient plus besoin des bénévoles. Je vous avoue : avec le travail accompli, on était rassurés, on avait le sentiment d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour sécuriser la ville. Avec les prévisions météo pour les jours à venir (pas de pluie + froid), on pensait qu'on s'en sortirait. Assez confiants pour que je commence à faire ma valise pour aller à Seattle pour le travail (vol prévu pour le dimanche après-midi).

On avait décidé de ne pas aller chercher Gaby et de se reposer de notre journée de sacs de gravier de 40 lb. Le laisser chez mes parents fut notre meilleure décision (et la sienne, il voulait rester!). Il n'a pas eu à vivre ce qui s'en venait. Vers 19 h, je suis à l'étage dans la chambre de Gaby et je commence à entendre des sirènes. Beaucoup de sirènes. J'ouvre la fenêtre et on entend seulement des sirènes et des klaxons de police. Difficile de dire dans quelle direction le son va ou vient. Ça vient de partout. Mais il n'y a pas de voitures de police dans notre rue ou dans la rue d'en arrière. J'avise Steph. J'entends quelqu'un dire que la digue a cédé à Deux-Montagnes. Les sirènes continuent. Steph part en voiture vers 19 h 10-15 pour voir et je commence à remplir ma valise avec du linge.... Tout d'un coup que ce n'est pas Deux-Montagnes... Le cœur me débat solide, j'ai la bouche sèche. J'ai un très mauvais *feeling*. Steph rappelle – il est sur la 23^e Avenue et l'eau

monte. On est sur la 18^e, l'eau est rendue à cinq rues de la maison (on saura plus tard que ça a cédé sur la 27^e). Je regarde par la fenêtre du devant et l'eau dans le fossé d'en face a monté pas mal. OK. Ce n'est pas Deux-Montagnes. C'est nous. *This is it. This is real.*

Je ramasse du linge de nous trois pèle-mêle, plus quelques trucs de salle de bain. Je remplis trois sacs, prends quelques souliers. Je les mets dans l'auto. Steph est de retour et veut aller voir la digue au bout de la rue. On marche jusqu'au premier stop – l'eau commence à sortir des égouts. Je rebrousse chemin et une policière nous avise qu'on aura à évacuer sous peu. On court à la maison. On rapatrie d'autres trucs dans l'auto. On monte la grosse télé du sous-sol et le foyer électrique. On remonte d'autres objets à l'étage. Je prends mon auto et la monte à la station-service en haut de la rue pendant que Steph s'occupe de brancher les pompes sur la génératrice. En revenant vers la maison, l'électricité est coupée sur la rue. Il commence à faire noir – si on ne compte pas les lumières des services d'urgence – il doit être 20 h 15, 20 h 30 peut-être? Le temps est flou. Les fossés sont remplis partout sur mon chemin, mais l'eau n'est pas encore dans la rue. J'arrive à la maison, trouve les lampes de poche. Steph part avec sa voiture, il commence à y avoir de l'eau sur les bords de la rue. Je continue à monter des choses du sous-sol rapidement. Au retour de Steph l'eau est partout dans la rue. On sort voir les voisins. On est comme figé, c'est irréel. C'est le noir total, l'eau monte, mais on ne bouge pas. Une policière passe et nous dit qu'il faut tous évacuer. Immédiatement. Ça nous « réveille ». Le temps de partir la génératrice, barrer la porte et on part. L'eau est au bout de notre stationnement et sur le gazon. On marche sur le terrain des voisins et l'eau remplit nos bottes... Marcher dans la rue, c'est mieux...

On est restés sur la rue et on remontait avec l'eau qui gagnait lentement du terrain et continuait à monter vers le chemin d'Oka. Il faisait très froid samedi soir, 0, -1 °C. Les gens sortaient de notre rue en voiture, d'autres tentaient d'y retourner à pied ou en voiture pour aller chercher des choses... ou des gens. C'était le chaos total. Avec en scène de fond sur le chemin d'Oka, un trafic de fou, des sirènes, les services d'urgence qui essaient de passer, un hélico, des lumières, des militaires qui courent, des gens qui courent, des gens qui pleurent, qui cherchent à trouver où sont leurs proches, ou à les convaincre par téléphone de sortir de leur demeure, des amis qui viennent aider des gens sur la rue, qui manquent de tomber dans le fossé parce qu'ils ne savent pas. C'est la panique, le choc. Je ne peux vous exprimer à quel point on est content que Gaby n'ait pas eu à être témoin de cette horreur. C'était comme un film catastrophe, mais c'est pas un film.

On est restés assez longtemps sur place – pendant un moment, l'eau était rendue à l'adresse 79 et semblait « stable ». On est gelés. Il fait froid, on a les pieds mouillés. On va à nos voitures. On se réchauffe un peu. On ressort et on reste au coin du chemin d'Oka et de la 18^e. On parle avec des inconnus et du voisinage, on absorbe ce qui est en train de se passer tous ensemble. Les services d'urgence vont dans toutes les directions sur Oka. Vers 22 h 30-23 h (? le temps est flou), on embarque dans nos voitures et on se dirige chez Mélanie qui nous attend et qui nous accueille. On parle avec Mel, on absorbe ce qui nous arrive. On va se coucher – j'ai peut-être fermé l'œil 30 minutes? Steph a réussi à dormir un peu.

Dimanche, nous sommes allés chez Canadian Tire à la première heure pour aller nous acheter des cuissardes de pêche. Nous n'étions pas les seuls... Après, direction Sainte-Marthe pour essayer de nous rendre à notre maison. Des policiers/SQ sont à l'embouchure de chaque rue. Dans notre rue, l'eau atteint l'adresse 100 et ne bouge plus – 700 mètres de la rue sont inondés. Les policiers n'empêchent pas vraiment les gens d'aller à leur maison, soit à pied ou en embarcation. On y va. Je marche un peu plus loin que la rue des Frênes, mais je ne peux aller plus loin - l'eau va rentrer dans mon *suit*. Steph continue et réussit à se rendre devant notre maison. Il me fait un *thumbs up* et je le vois tourner et marcher vers la maison. Quelques minutes plus tard, il revient en canot pour me chercher.

L'eau est *flush* au niveau de la base de la porte d'entrée. L'étage principal est donc OK. On regarde par la fenêtre. On ne voit pas d'eau sur le plancher du portique... On entre dans la maison par la cour. Il y a 1-2 cm d'eau dans le portique, mais avec les trois marches pour atteindre le salon, notre premier étage est au sec. Ouf. Le sous-sol maintenant... ben, il y a peut-être un espace d'un pied, un pied et demi entre l'eau et le plafond du sous-sol. On descend trois marches et on est dans l'eau. Donc, pour l'instant, il n'y a rien à faire chez nous, tant que les eaux ne sont pas retirées. Et ce serait futile de tenter d'enlever l'eau en ce moment, tant que la Ville ne pompe pas les rues.

On ramasse du linge et des articles supplémentaires et on repart vers le chemin d'Oka. Steph retournera porter le canot à la maison et reviendra à pied. D'autres gens tentent de se rendre à leur demeure pour constater les dégâts et reprendre des objets. On jase avec le monde, tout le monde

partage son histoire. On finit par quitter avec Mel pour aller prendre une bouchée. Prochaine étape : Gabriel. Le plus important pour nous, c'est que Gabriel soit le moins affecté possible par la situation. Sans lui cacher ce qui se passe, on veut maintenir la routine de l'école, des devoirs, du dodo, etc., même si on n'est plus chez nous.

Lorsqu'on arrive chez mes parents, Gabriel n'a aucune idée de ce qui se passe et c'est très bien comme ça. Il a passé une belle journée avec ses grands-parents et une petite voisine. On le laisse continuer à jouer avec elle pendant qu'on raconte la situation à mes parents. Une fois dans l'auto, techniquement en route pour la maison, on annonce à Gabriel qu'on s'en va chez Kim et Mélanie (la sœur de Stéphane). Il est super content! On s'arrête et on lui explique qu'on restera chez Kim pour quelque temps. On lui avait déjà expliqué dans les jours précédents que l'eau du lac au bout de la rue était haute et qu'on devait aller aider à solidifier la digue partout dans la ville pour que les vagues ne passent pas par-dessus. C'est pour ça qu'il se faisait garder dernièrement : pour que Papa et Maman aillent aider la Ville pour qu'il n'y ait pas d'inondations chez les gens. On lui avait dit que si ça arrivait, on pourrait avoir un peu d'eau dans le sous-sol. Question qu'il soit quand même au courant de ce qui pouvait arriver...

On lui dit donc qu'il y a eu une fissure dans la digue à un endroit dans la ville et que l'eau du lac s'est trouvé un chemin et est entrée dans plusieurs rues de la ville... Dont la nôtre. On lui explique que l'eau est entrée dans notre sous-sol, mais que la cuisine, le salon, sa chambre sont OK. On lui a expliqué que pour l'instant, les policiers nous interdisent d'aller à la maison parce que c'est trop dangereux avec toute l'eau dans les rues et les maisons. Et il n'y a pas d'électricité. C'est pour ça qu'on restera chez Kim pour un certain temps, mais quand on pourra y retourner, on enlèvera l'eau, on nettoiera le tout et on va rebâtir le sous-sol. On lui a dit que l'important, c'est qu'on soit tous ensemble, même si ce n'est pas dans notre maison. Il a bien accepté la nouvelle – pas de larmes, pas de peur. Quelques questions, sans plus – il est juste content de rester avec Kim! En soirée, il a la bonne question pendant l'heure du bain... « Maman, dans le sous-sol, il y a un peu d'eau comme ça? » Et il me montre environ 20 cm avec ces doigts... Je lui réponds la vérité : « Non, mon cœur... On ne peut pas descendre dans le sous-sol, parce qu'il y a beaucoup trop d'eau, plus haut que papa. On ne peut même pas descendre les escaliers jusqu'en bas. » Et là, il a eu une petite réaction de tristesse/peur. Je l'ai de nouveau rassuré qu'on enlèverait tout et qu'on rénovait et que ça

redeviendrait un sous-sol. Mais que ça prendrait du temps. Il a accepté, on a terminé la routine du dodo et il a passé une bonne nuit. Nous aussi, beaucoup mieux que la précédente.

Lundi, la routine de l'école reprend. J'avais envoyé un courriel la veille au prof et à la directrice pour les aviser que nous étions touchés par l'inondation et donc que notre nouvelle situation aurait sûrement un impact sur l'école – retard, inquiétude, anxiété, etc. On est arrivés à l'heure et Gabriel est parti dans la cour, faire sa journée « normalement ». Nous avons jaser avec d'autres parents/personnel de l'école et appris quelques infos importantes. On nous a fortement conseillé d'aller nous inscrire à la Croix-Rouge – on aurait droit à des sous pour l'habillement, alimentation, etc. La veille, c'était très nébuleux de savoir ce qu'on devait faire comme sinistrés. Pas d'infos claires sur les réseaux sociaux ou de la part de la Ville, les policiers ne savaient pas. Pas étonnant avec la quantité de gens touchés.

On s'est donc rendus à l'aréna de Deux-Montagnes pour nous enregistrer auprès de la Croix-Rouge. L'attente fût longue, mais une fois notre tour, le monsieur a pris le temps de bien nous expliquer les choses, de s'assurer qu'on était ok, qu'on avait un endroit pour l'instant où rester, etc. Un monsieur très humain, qui a pris le temps de nous écouter (contrairement à la dame de l'assurance...). On est repartis avec de l'info et un montant pour aller se chercher du linge chez Wal-Mart – ce qu'on a fait aujourd'hui, mardi.

Ensuite, on s'est redirigés vers notre rue. Le niveau de l'eau est stable à l'adresse 100. On ne pensait pas qu'on pourrait retourner dans notre maison, avec ce qu'on entendait aux nouvelles, l'accès étant plus restreint, pour notre sécurité. Mais les 2 policiers surveillant notre rue étaient extrêmement gentils et compréhensifs et nous ont laissé retourner à la maison. Ce qu'on a fait. Steph s'est rendu à pied et est revenu me chercher en canot. On a pris notre temps à la maison. Dans le portique, l'eau est quelques pouces plus haut qu'hier. On a repris du linge, des trucs pour le petit. On a pris le temps de ramasser, ranger un peu le bordel de samedi, vider le frigo. Autant clairement écrire que c'est thérapeutique pour moi (!!!!), ranger pour Stéphane et avoir une maison en ordre (autant que faire se peut dans les circonstances) est bénéfique. On a l'impression de faire de quoi pour notre maison, aussi peu que ce soit pour l'instant. J'ai appelé les assurances. On n'est pas couverts pour les inondations – ni le bâtiment ni les biens. On sera donc – éventuellement, je suppose – compensés par les programmes du gouvernement. À suivre...

On repart finalement en canot avec vraiment plus que bien du monde. Encore beaucoup de jasette avec les policiers, les gens du voisinage, avant de partir. Tout le monde se parle, tout le monde a besoin de se parler. Au moment de quitter, TVA est au bout de notre rue et discute avec une voisine – qu'on verra aux nouvelles un peu plus tard et qui décrit sa situation.... On est allés voir les travaux des digues qu'ils font pour enclaver une section de la ville et permettre le pompage des autres rues. De ce qu'on voit, ça progressait bien. Avec tout ça, il est l'heure d'aller chercher Gab à l'école et de nous refaire une routine du soir, malgré qu'on ne soit pas dans nos choses.

Alors voilà. C'est là qu'on en est. On tient le coup. On a des périodes où la situation nous saisit et que ça nous prend à la gorge bien sûr. Personnellement, aujourd'hui mardi, d'aller magasiner chez Wal-Mart avec mon coupon de la Croix-Rouge, j'ai trouvé ça dur. Je n'ai pas dormi de la nuit, alors ça n'aide pas... Même si j'ai vu ma maison et que je sais ce qui nous attend, attendre à la caisse Croix-Rouge et demander des infos en compagnie d'une personne âgée dans la même situation que nous, ça m'a rentré dedans. On est « sinistrés ». Ça donne le vertige. L'ampleur de la tâche. Les interrogations pour la maison, quand on pourra revenir, commencer les travaux, comment faire, etc. Nos craintes pour Gabriel. La détresse des gens. C'est irréel de faire du canot dans sa rue, de passer à côté de voitures submergées dont on ne voit que le toit et d'accoster à son perron de maison. Ou de voir les bûches de son terrain flotter dans la rue et de récupérer un de ses pneus parce qu'on a oublié de fermer la clôture en partant en canot... (On l'a récupéré, le pneu!)

Nous savons que vous pensez à nous et que vous voulez nous aider et nous en sommes profondément touchés. Pour l'instant, on ne peut rien faire pour la maison. Mais ça viendra, et croyez-nous on vous le dira! On aura besoin de bras, d'outils, d'équipements, etc. On vous informera quand on verra que le temps approche et qu'on aura une meilleure idée de ce qu'on doit faire après une inondation.

Voilà. On peut nous rejoindre sur nos cells. On sait que vous êtes avec nous. En pensée pour l'instant, mais on sait que vous serez là quand nous aurons besoin de vous, que ce soit pour parler, rire, pleurer, démolir un mur ou un plancher et rebâtir un sous-sol. On vous aime et on prend tous vos câlins virtuels en attendant les vrais!

Hélène, Stéphane et Gabriel

Vue par le hublot d'une mamie consternée... par Francine Dallaire



Quand notre demeure prend l'eau

Le 27 avril dernier, la vie de ma petite famille a basculé – quand j'écris « basculer », je ne parle pas de cette activité ludique et joyeuse qu'est recevoir – ou donner – la bascule d'anniversaire. Ici, le mot basculer évoque plutôt cette « tombée à la renverse » – vers l'arrière et de façon brutale, quand on perd pied et tous ses repères.

Quand je dis : ma petite famille, je parle de ma fille Julie, de son mari Patrick et de leurs trois Fistons : Xavier, 12 ans, Hugo et Colin, 9 ans. Le fameux samedi soir d'avril, ils ont vécu la situation renversante de devoir évacuer leur maison en cinq minutes – ne prenant que l'indispensable.

Quand je dis l'indispensable, je veux dire :

Pour les **Parents**¹⁰, quelques objets à portée de main et quasi instinctifs, comme le sac à main rouge (réservé au travail), les clefs d'auto, les médicaments de base et, geste instinctif pour Patrick : fermer le courant. C'est mince pour vivre les quatre prochaines semaines, mais sur le moment, la gravité de la situation leur échappe, percevant cette soudaine évacuation comme une mesure temporaire.

Pour les **Enfants**, ce seront bottes, vestes (consigne d'urgence de maman) et, mus par un élan tout aussi instinctif, leurs toutous préférés, bidules électroniques, calepins à dessin, quelques crayons et petit coussin en cœur et couvertures « doudous » qu'ils traînent partout.

¹⁰ Tant pour les Parents que les Enfants, je considère ici qu'ils méritent la majuscule! ² Ministère de la Santé publique.

L'accueil familial

Le premier choc et la première nuit passés, la petite famille se retrouvera en situation d'itinérance « confortable » puisque bien entourée et chaudement accueillie par l'autre pan de notre clan : la famille de Nathalie, Martin, Éloïse et Jonathan qui habitent la région d'Oka et n'hésitent pas à multiplier les lits d'appoints, les bancs à table et les encouragements pleins de tendre affection.

Ici, les sinistrés peuvent reprendre leur souffle un peu! Pendant que les Parents courent en tous sens pour tantôt s'inscrire à la Croix-Rouge, démêler les nombreuses consignes du MSP² et autres instances, acquérir pour eux et leur marmaille le nécessaire de base et surtout « avaler » le fait qu'ils n'auront pas accès à leur maison pour des semaines, les Enfants eux, profitent de cette escapade forcée, oui, mais Oh! Combien divertissante! Ici, à l'abri des tracassés, on participe au jardinage, à la construction d'un enclos pour les poules qui arriveront bientôt, on explore la petite forêt arrière et, avec des retailles de bois, on fabrique une maison d'oiseaux.



On prépare l'enclos des poules

Et le soir, retour au bercail où toute la famille se retrouve réunie pour manger ensemble, rire beaucoup, pleurer aussi et surtout tenter de reprendre pied en s'appuyant sur le socle solide de l'affection familiale qui nous unit et nous nourrit.

Bottes de pêcheurs pour visiter leur sous-sol inondé

Puis, après quelques jours d'attente imprégnée bien sûr d'impatience et d'incertitude, c'est accompagnés par deux pompiers en or¹¹ que ces propriétaires, Julie et Patrick, bottés jusqu'aux épaules et armés de courage, obtiennent, ENFIN(!) la permission de se rendre à leur maison – à pieds – et d'y entrer **brièvement**.



Julie et Patrick « bottés »

— Pas plus de dix minutes. Ayez votre liste fin prête, avait insisté le préposé aux visites.

L'inventaire sera sommaire :

Tout le sous-sol est chambardé, ravagé; quand je dis saccagé je parle du plancher en lattes d'érable qui est si fortement gondolé qu'il forme une petite butte; plusieurs objets flottent carrément, d'autres sont renversés ou déplacés : sofa, tables d'appoint et jeux d'échecs voguent, le futon est immergé, les lessiveuse/sécheuse – d'habitude si lourdes – se sont elles-mêmes déménagées.

Tout comme les articles des enfants : espadrilles, patins – à glace et à roulettes, matelas, sacs de couchage et articles pour leur prochain camp scout, etc. Inondés, les jeux de société, vêtements de déguisement (héritage familial : chez nous, on prend plaisir à se déguiser d'une génération à

¹¹ Tout comme les policiers-sentinelles postés au bout de 23^e Av., ces pompiers de première heure ont contribué à alléger cette dure épreuve grâce à leur attitude compréhensive.

l'autre); dégoulinants, les peluches chéries, les trains électriques, le sapin de Noël, les décorations d'Halloween, et je m'arrête : la liste est sans fin.

La visite aura duré environ 15 minutes, dont cinq pour *rapailler* les quelques objets listés et une bonne dizaine pour mesurer la somme de courage qu'il leur faudra pour « tenir la tête hors de l'eau ».

Le fameux permis et l'insupportable attente

Puis c'est l'attente : 12 – presque 13 jours sans avoir accès à leur maison, à se demander dans quel état ils la retrouveront après une telle saucette dans une eau contaminée. Enfin, après une éternité, et grâce au pompage, l'intruse se retire lentement, dégageant peu à peu sous-sols et cours inondés.

Après une bonne heure d'attente devant la roulotte du MSP, et une vérification personnelle de la part de l'agente de la GRC et d'un pompier, Julie obtient enfin le fameux laisser-passer pour se rendre à sa maison. Il est 16 h – aussitôt, elle prévient Patrick au travail et la soirée s'organise : pendant que Mamie accueille les enfants après l'école, les parents-propriétaires se précipitent (compte tenu des obstacles, c'est ici une métaphore bien sûr!) pour jauger ce qui advient de leur « chez-nous! » et planifier son sauvetage.

Mais ce droit d'accès est **temporaire** – il en faudra un autre (permis) pour demain et les quelques jours suivants. Puis peu à peu, les consignes se sont assouplies et les droits de passage sont moins restrictifs.



La digue temporaire et le fameux « tas »

remblai – une butte d'environ cinq pieds de haut, en roches grossièrement concassées qui ont été étendues sur toute la rue, rendant du coup la circulation automobile impossible et donc l'accès à leur maison très difficile.

De plus, pour assurer les allées et venues de tout un arsenal de machinerie lourde (camions, pelles, grues, etc.) qui circulent du matin au soir pour, semble-t-il, aller solidifier la fameuse digue qui a flanché, nos allées et venues seront contrôlées de façon

Par comble d'embaras : La digue temporaire

Certains l'ont nommée zone « sacrifiée », d'autres « la piscine », ou encore la « zone rouge ». Nous on l'a baptisée « **la zone mal aimée** ».

Dès le début, les autorités avaient tranché : afin de circonscrire les eaux dans l'espace le plus critique, et ainsi pomper l'eau des rues avoisinantes, cette digue temporaire a vite été érigée, sacrifiant du coup tout le secteur contenu entre les 23^e et 29^e Avenues.

Quand j'écris ici « digue », je parle de ce fameux



Grosse machinerie et signaleur-23^e.

serrée : coin Louise et 23^e Avenue, une sentinelle policière monte la garde jour et nuit et même après avoir eu la permission de circuler, des signaleurs doivent nous diriger.

–À quelle adresse allez-vous? Avez-vous votre permis? Soyez prudents.es!

L'arrachement : C'est impérieux et urgent :

Commence alors la phase « **destruction** » : dès que l'eau s'est retirée, c'est la course contre la montre : certains experts en décontamination sont formels, tout ce qui a été en contact avec l'eau contaminée¹² risque de favoriser la prolifération de spores, champignons, coliformes et donc **doit être détruit**. C'est dire qu'il faut jeter aux rebus TOUS les meubles et objets imbibés, puis « *stripper* », c'est-à-dire, dans le jargon de la construction, littéralement arracher tous les murs et cloisons imbibés.



Le sous-sol rebaptisé « le donjon »

Et pour éviter la contamination croisée, masques, gants, combinaisons longues et bottes sont de rigueur.



Solidarité et amitié renouvelées

C'est ici qu'arrivent les renforts : les dégâts sont si énormes à la grandeur du quartier que personne n'est indifférent. Un réseau d'entraide s'organise. Sur les réseaux sociaux et entre amis, les bénévoles surgissent de partout, offrant tantôt de la main d'œuvre, de la nourriture cuisinée, du gardiennage, du support financier, etc.

Dehors, sur la rue, malgré la digue temporaire et les montagnes de déchets qui obstruent la vue, des rencontres spontanées surgissent et on se rassemble entre voisin.es. On échange des informations, des interrogations, des références; bref, on se supporte, eh oui, on s'entre-console.

Pour ce qui est de notre petite famille, Julie et Patrick sont bien entourés, et ça se confirme : parents et ami.es sont nombreux à lever la main : PRÉSENT.ES. Les tâches s'organisent. Pour les gros

¹² Cette eau est classée grade 3, puisqu'elle contient poubelles, compost, égouts, restes d'essence, de peinture et vieux débris qui se trouvaient dans les sous-sols des sinistrés avoisinants.

travaux, une cohorte de bras musclés et volontaires s'active; pour les travaux moins musclés, le support moral et financier, une aîlée de parents et ami.es atterrissent.

Bon, on met les bouchées doubles. En quelques jours, tout ce qui devait l'être a été démoli.



Les Fistons lancent des cailloux à la « voleuse » de souvenirs

Une désolante montagne de débris

Quand j'écris ici « montagne de débris », je parle de cette butte renflée et d'objets souillés qui forment une montagne hideuse devant la maison. Et c'est pareil chez les voisins et sur toute la rue. Quel spectacle éprouvant! Chaque maison a son amoncellement d'objets, hier encore si précieux et utiles, maintenant classés « déchets » et lancés pêle-mêle, tantôt par dépit, tantôt avec colère sur le parterre.

Ah! Que la tentation est forte d'aller reprendre à la « voleuse » ce qu'elle leur a si cruellement usurpé – mais les consignes sont formelles : ces objets sont dorénavant « **contaminés** » et donc à maudire.



La course contre la montre :

Une fois le sous-sol et le garage dénudés, ces propriétaires-là ne sont pas encore au bout de leurs peines. Il faut maintenant **assécher**, et rapidement! C'est la course contre la montre : c'est ici que déshumidificateurs et ventilateurs – loués à gros prix – doivent être installés et branchés sans tarder.

Ce soir-là, quand Julie a voulu se rendre à la maison pour débarquer les ventilateurs et déshumidificateurs qu'elle venait de louer – de fameux mastodontes indispensables pour l'assèchement – un policier-contrôleur a d'abord voulu appliquer les consignes à la lettre :

–Désolé M'dame, l'accès est interdit pour le moment.

Envahie par un fort sentiment d'impuissance, Julie, avec ses larmes, a flanché; le policier, envahi d'empathie, s'est ravisé : non seulement il lui a permis de passer, mais il l'a même escortée jusqu'à sa maison puis, un bonus, l'a aidée à débarquer sa cargaison. Mais comme il fait noir, il faudra attendre demain matin pour les installer.

Mais même par clarté, le réseau électrique, qui avait été coupé d'urgence par les pompiers, n'est que sommairement rebranché; tout au plus quelques prises sur le 110 pour dépanner. Surchargé, le circuit flanche!

Pour le relancer, il faut l'assentiment de l'électricien – on l'attend! Surchargé lui aussi! Bon, le voilà; il se veut compréhensif, mais ce serait imprudent d'augmenter la charge électrique vu l'état du circuit encore humide.

–Ah bon! Et comment l'assécher, ce circuit, M. l'électricien?

–En branchant déshumidificateurs et ventilateurs à leur max, m'dame. Ça tourne en rond et la patience « prend l'eau ».

L'itinérance forcée

Après une première semaine plutôt *ressourçante* passée en milieu protégé, la petite famille s'installe – de façon temporaire, dans une maison prêtée par un ami généreux. Ce qui offre un précieux répit. Pendant que les Parents se consacrent sans relâche à démolir et à assainir leur maison pour la sauver, les Enfants s'ajustent à leur réalité de sinistrés en compagnie de leur Mamie; c'est ma façon de les soutenir en leur offrant un minimum de routine : repas cuisinés, transports à l'école, jeux de société, aide aux devoirs. Parce que oui, le quotidien continue, même quand tout est chamboulé.

Malheureusement, après 15 jours, c'était prévu ainsi, cette maison n'est plus disponible. Et la demeure familiale n'est toujours pas habitable : un 3^e déménagement s'impose, la petite famille se retrouve alors à **cinq** personnes, dont trois jeunes garçons « **sportifs et bien vocalisés** » dans **une seule chambre** d'hôtel. Trop à l'étroit bien sûr! Encore une fois, le défi d'adaptation est majeur.

La valse : 2 c. à thé d'infos, 1 c. à soupe de désinfos

En plus de la course contre la montre, c'est la course aux informations. On se branche sur les réseaux sociaux et autres médias. Quelqu'un a-t-il **vraiment** manqué de vigilance? Si oui, QUI est redevable? Quand et à quelle hauteur seront-ils dédommagés?

Une première rencontre d'informations avec le MSP est planifiée : la zone rouge (mal-aimée) est la dernière convoquée. Pourtant, vu leur situation particulière, ces sinistrés auraient bien mérité des informations mieux adaptées à leur cas. Notamment : à quoi sert la digue temporaire au juste? Quand sera-t-elle retirée? Et les débris, ramassés?

Bon, ce n'était pas le thème de cette rencontre. Ils en ressortent plus confus et inquiets qu'avant. Parmi les sinistrés de la « zone rouge », l'incertitude plane et les suppositions montent aux enchères : Sainte-Marthe-sur-le-Lac sera-t-elle classée zone inondable? Ne mérite-t-elle pas un statut particulier, vu que les dégâts sont attribuables à une digue qui a lâché?

Partir ou rester? Certaines maisons sont condamnées d'emblée; d'autres sont classées « peut-être » et d'autres devront être rénovées. Certains résidents désirent déguerpir, d'autres se sentent prêts à réinvestir, sous certaines conditions.



Une marche s'organise. Recours collectif, décret, zone inondable, ZIS, et nouvelle cartographie occupent les esprits et les conversations. Les sinistrés.es marthelacquois.es veulent se faire entendre. Jamais Sainte-Marthe n'aura connu une telle fébrilité.

Le demi-silence des autorités ajoute aux frustrations; tant que la situation est «débordante », les médias couvrent le sujet.

Radio-Canada diffuse le documentaire de Sophie Lambert¹³ qui démontre de façon touchante la situation des sinistrés.es. Une vague d'empathie circule, tant entre les sinistrés que dans la population en général. Tout le monde (ou presque) voudrait aider, mais comment?

Puis l'actualité nationale reprend l'antenne et repousse en arrière-plan le thème des sinistrés.es. C'est normal, le monde ne s'arrête pas de tourner pour une petite – ni même une grosse ondée!



On ramasse les débris

La vie reprend son élan :

Enfin, après quelque 28 jours de « montée de lait », le lac a repris son lit. Une grosse pelle est venue ramasser la montagne de débris devant la maison. Soulagée et empressée de rentrer, maman Julie, malgré la digue si embarrassante, déclare l'itinérance terminée :

–Ce soir, on couche chez nous!

Le lendemain, toute la petite famille rentre au bercail.

Mais **ne nous méprenons pas** : ils ont retrouvé leur espace, mais pas **leur foyer**. C'est plutôt une demi-maison qui les abrite : comme on l'a vu, ce qui était leur sous-sol très familier est devenu une espèce de donjon interdit d'accès pour l'instant. Disparues les salles de toilette, la salle de séjour, les armoires débordantes de jeux. Le garage, auparavant bien garni d'articles de sports est complètement vidé. La porte d'entrée du bas est condamnée.

Pour le chauffage, c'est pareil : la fournaise est aux rebus et il fait froid dans la maison. Le circuit est trop faible pour supporter les chaufferettes d'appoint. Même l'aspirateur, pourtant si nécessaire avec toute cette poussière, est passé aux rebus.



L'accès au sous-sol placardé

¹³ <https://communiqués.radio-canada.ca/television/9024/LES-SINISTRES>

Enfin, la reviviscence

Puis, après toutes ces semaines d'essoufflement, les joies simples reprennent leurs droits. Ce qui, habituellement, est la norme devient grâce : retrouver l'électricité fonctionnelle, l'eau chaude courante, un nouvel aspirateur, des laveuses/sécheuses (finies les visites à la buanderie publique) et retrouver le Wi-Fi.

Le cagibi, d'abord proscrit, redevient accessible : on fouille dans les bacs remplis à la hâte lors des opérations de sauvetage et on retrouve certains objets chéris comme cette petite figurine offerte par une grand-tante dont l'amour est inépuisable – et qui s'accompagne du nain de jardin, récupéré aussi.



La précieuse
petite statuette

Et aussi le hamac... il est intact!!!

–Maman va être contente, disent les Jumeaux avec joie. Ni une ni deux, voilà le filet réinstallé dans la cour – et ni un ni deux, les voilà en train de s'y balancer.

Tant bien que mal, on essaie de rafistoler ballons, raquettes et filets. Et surtout, un signe qui ne ment pas, les enfants reprennent possession de la rue et on les entend rire et jouer en s'interpellant.

Bien sûr qu'il reste encore des inquiétudes – des incertitudes – des déceptions passées et à venir – une réalité demeure : la digue a lâché et des dégâts sont indéniables. Parmi ces ravages, c'est le sentiment de sécurité qui a été grugé.



Rescapé, le petit lilas
de M. Alix -

Depuis quelques jours que ça la chicotait, hier Julie est allée rescaper le petit lilas de M. Alix – trop en danger dans les débris de sa maison écrasée; par délicatesse, elle a tenu à laisser un petit mot à son propriétaire : « Votre lilas est maintenant chez moi; j'en prendrai soin. Et vous pourrez le récupérer à votre convenance ».

La semaine prochaine, on va organiser un petit potager en pot dans la cour arrière.

Notre fête nationale familiale 2019.



L'iris versicolore –
c'est lui notre « vrai »
lys national

D'une voix joyeuse (par *Messenger*) Julie et Patrick nous invitent à souper pour célébrer. Quoi? Non, pas la Saint-Jean-Baptiste comme on aurait pu le penser, mais leur retour au bercail. Fini le sentiment d'être barricadé : le polyéthylène qui obstruait la cage d'escalier a été enlevé. Le nouveau matériel à barbecue est fin prêt. Dans la cour, tout a été minutieusement raclé, nettoyé, lavé et relavé; le petit poêle à feu de camp a été récupéré et repeint; les roches et bûches qui servent de siège sont vigoureusement astiquées. Tout est prêt pour nous accueillir et griller les guimauves au feu de camp.

Reviviscence et fierté décuplée

Le printemps, tout fringant, émerge de partout; à la mangeoire, les oiseaux abondent. Dans la platebande, les iris sont en fleurs; les marguerites en bourgeons. Et le lilas « emprunté » à M. Alix est bien vivant; signe de résilience.

Mais surtout, surtout, « notre » Julie, celle qui, depuis toujours, sème l'enthousiasme et la joie de vivre, est de retour.

Hier, elle a astiqué ses deux kayaks et avec Hugo – puis le lendemain avec Xavier – ils ont traversé la digue et embarqué sur le lac, histoire de **faire la paix** avec la « bête-lac », qui, rappelons-le, reste calme et invitant plusieurs mois par année.



Ce soir, c'est la **célébration** : entre nous, les rires fusent; les Fistons, Hugo et Colin, nous présentent avec joie les Inséparables, un couple d'oiseaux nouvellement adoptés. Xavier est fier de sa roche « cool » sur laquelle il a inscrit un message en quatre langues (Google l'aidant!). Il envisage de la déposer quelque part près du lac.

Quand je dis : « denrée rare », je parle de ce plaisir de vivre qui est de retour dans notre petite famille ce soir. Et vu son absence des derniers mois, on le goutte encore plus fort.

De toute façon, que ce soit pour fêter la Saint-Jean-Baptiste, le solstice ou le retour au bercail, moi je le dis sans réserve : je suis très fière de notre clan familial, de chacun de ses membres et des liens que nous avons tissés et qui, la preuve est faite, tiennent bon même quand tout prend l'eau!

Francine Dallaire, auteure
Une mère-mamie, sinistrée
collatérale.

24 juin 2019



La vie minimaliste infligée... par Daphnée Lalande

D'une fille qui risque de tout perdre

D'une famille qui risque de tout perdre

D'une centaine de familles qui risquent de tout perdre.

D'environ 6 500 personnes évacuées, sans préavis.

Certains perdront plus que d'autres. On combattrà ensemble.

D'une fille dont le seul ensemble est celui de sa job.

S'enfuir en cinq minutes, mais tout laisser derrière.

La vague qui a touché nos âmes à nu, sans aucune protection.

Rien à faire.

Perte totale.

Personne ne traverse la démarcation de l'eau laissée sur nos asphaltes meurtris, qui ont un peu mal au cœur, mettons.

On ne peut traverser, mais en ce moment, on est des centaines de personnes à n'avoir qu'un ensemble de sous-vêtements propres.

Je m'en veux d'avoir décidé de porter la brassière la plus désagréable que j'ai dans mes tiroirs parce que maintenant, c'est la seule qui me reste.

Devoir retourner à l'école demain, mais tous les livres sont ensevelis sous l'eau. Pareil comme les étudiants quand ils sont ensevelis sous les travaux de fin de session.

Alors, demain, la vie est censée reprendre son cours.

Comment on fait ça quand on est éloignés de nos chez nous?

Comment on fait ça quand on est barricadé dans la petite ville où on a grandi?

La petite ville où on pouvait voir nos artistes se lancer la médaille sur les quatre murs de l'usine abandonnée à la Frayère.

La petite ville où tu ne peux pas faire un mauvais coup sans que tout le monde le sache, parce qu'on y tient à notre petite ville.

C'est ma petite ville, notre petite ville, et aujourd'hui je défile sur les réseaux des images de nos maisons infestées, grugées par l'eau furieuse.

Furieuse qui laisse débiller ses états d'âmes qu'on a eu peine à écouter.

Qu'est-ce qui se passera au printemps prochain?... par Véronique Lavoie Morin

-Madame? ... MADAME!

Je suis là au bout de mon terrain, en pantoufle, quand je réalise qu'une policière me parle de son véhicule.

-Êtes-vous en train d'évacuer votre résidence, madame?

-Non, nous n'en avons pas encore reçu l'ordre...

-Et bien, je vous le donne. Vous évacuez maintenant parce que l'eau monte pis elle monte *fucking* vite!

Boum.

Le courant de la ville est coupé. Quel choc! Ça dure même pas une seconde et pourtant je l'ai senti monter à travers mon corps. Puis le silence. Le tiers d'une ville complète dans le silence, d'un seul coup. Puis, viennent les hurlements. La panique qui s'empare des gens.

Je réalise, on ne s'en sauvera pas. Ça n'arrivera pas juste aux autres. Ça nous arrive à nous, et ça nous arrive maintenant.

Je cours à l'intérieur. C'est le moment d'essayer de sauver le plus de choses possible. Quoi emporter? Quoi prioriser? Est-ce que l'eau va monter? Si oui jusqu'où? Pendant que mon conjoint fait de son mieux pour barricader les fenêtres avec son père, je prépare des paniers. Parce qu'on va se le dire, dans la panique, tu prends ce que tu trouves. Alors, je tourne les paniers de linge sale à l'envers et hop!

Des boxers pour lui, beaucoup trop de boxers, mais je sais qu'il peut prendre plusieurs douches par jour, faudrait pas qu'il en manque. Pyjama, jeans, bas, t-shirt (ordinaires et plus chic, on ne sait jamais!), la charge du cell, les écouteurs, bref, il y a du stock!

Je m'arrête un instant. Faut pas que je laisse la panique m'envahir, faut dire que je suis enceinte de cinq semaines! Mais pas le temps. Faut que je m'occupe de ma famille.

Mes parents arrivent. Ouf, ils ont réussi à passer. Ça semble apocalyptique dehors. Il fait noir, on entend les sirènes des différents véhicules d'urgence depuis plusieurs minutes...

Deux paires de bras de plus, on va y arriver. Mais arriver à quoi? Bref, pour le moment, je veux juste sauver le plus de choses possible. Le temps s'écoule. Il faut bientôt partir. Tous nos voisins sont partis. De toute façon, nos cellulaires ne tiendront plus très longtemps sur la lampe de poche.

Advienne que pourra, faut partir. Après que Hulk se soit emparé du corps de mon conjoint pour l'aider à monter certaines choses, il faut qu'on parte. Les chiens dans une voiture, ma fille dans l'autre, celles de mes parents et de mon beau-père remplies, on quitte.

On laisse derrière nous notre maison. Celle sur laquelle reposaient nos espoirs de vente pour acheter plus grand pour notre famille. Celle que nous avons fini de rénover la veille. Espérant que les barricades aux fenêtres retiendraient le plus d'eau possible. Espérant que nous pourrions retourner chez nous le lendemain. Espérant que le stress n'ait pas trop affecté mon fœtus. Espérant que...

Dire que quelques heures avant, nous étions allés au cinéma, ensuite notre fille dormait paisiblement, Max mangeait un spaghetti et moi, je me plaignais d'un mal de tête. C'est couchée que j'ai ouvert le fameux Facebook. Quelqu'un demandait pourquoi on entendait autant de sirènes... Merci à cette personne d'avoir posé la question!

C'est plus tard, rendue en sécurité chez mes parents que je constate ce que j'ai apporté. Aujourd'hui, je peux en rire. Mon conjoint avait beaucoup trop de boxers et pas ses vêtements de travail. Ma fille avait tout, même ses vêtements 4 ans. Faut le dire, ma fille a 14 mois. Pour ma part, j'ai deux paires de bas, des vêtements de maternité beaucoup trop grands, pas de lunettes ni d'épipen. Bah, j'ai la nourriture et les bols des chiens. Tous les autres, c'est plus important, je suis maman.

C'est onze jours plus tard que nous avons pu aller constater à quel point l'eau peut être dévastatrice.

L'eau est bien évidemment entrée dans la maison. Six pieds et un pouce pour être plus précis. Nous avons tout perdu dans le sous-sol. Sauf le plus important. Nous avons nos souvenirs, nos papiers, notre fille, nos chiens et notre bébé.

C'est le moral à terre, les heures de sommeil manquantes, le stress sur les épaules que nous avons tout recommencé à zéro.

C'était il y a trois mois...

Aujourd'hui, 92 jours plus tard, certaines familles ne vivent toujours pas chez elles.

Certaines, n'ont tout simplement plus de chez eux...

Un voisin sur trois vit dans une tente-roulotte sur son terrain, la maison n'étant pas vivable.

Plusieurs aimeraient quitter la ville, d'autres veulent rester, tandis que le reste n'a pas le luxe d'avoir le choix.

C'est long, le gouvernement doit faire son possible, mais pour nous, c'est long.

Les médias n'en parlent plus, les gens autour de nous oublient... mais pour nous c'est comme si c'était hier...

Je me souviens de l'odeur, t'sais celle qui est restée des jours, malgré les huiles essentielles qui ont brûlé et le Febreeze qui a été vaporisé.

Je cherche encore des objets que j'ai perdus. Des objets ordinaires, comme une brocheuse! Eh bien, ajoutons la brocheuse à la liste déjà longue d'objets que nous devons racheter.

Nous avons droit à des rabais de sinistrés auprès des quincailleries ou avec certains entrepreneurs. Parce que maintenant nous avons une étiquette de sinistrés et nos terrains avant, ravagés pour la plupart, par les pelles mécaniques qui ont ramassé le restant de nos maisons, nous le rappellent chaque fois qu'on entre dans le quartier.

Durant les semaines qui ont suivi la reprise de possession de nos maisons, il y a eu un élan de générosité sans pareil. Des gens, parfois eux-mêmes sinistrés, ont offert des repas, des cafés ou simplement leurs bras aux gens qui en avaient besoin. D'autres ont hébergé des gens ou leurs animaux. Une page Facebook a été créée pour faciliter la circulation de l'information. Parce que nous devons aller la chercher cette précieuse information. Jeunes et moins jeunes, personne n'a été laissé seul. Grâce aux gens, aux citoyens.

Plusieurs questions restent. Les réponses nous font peur. Serons-nous zonés inondables? Serons-nous capables de vendre nos maisons un jour, d'ici deux, cinq ou dix ans? Et la pire de toutes, qu'est ce qui se passera au printemps prochain?

Notre 27 avril, au Domaine... par Judith Tessier

27 avril 2019. Je me lève en forme ce matin-là, je décide donc de faire le nettoyage de la véranda pour la préparer pour l'été. Lavage des 8 portes-patio, du plancher, des plinthes, enlever les tapis d'hiver, replacer les meubles comme on aime qu'ils soient pour la saison d'été. L'endroit est sympathique avec ses trois chaises berçantes et sa petite table, et surtout la vue sur toute la verdure qui l'entoure, on a raison de se répéter qu'on est chanceux d'avoir ce petit coin de paradis.

Tout est parfait, Jac mon mari, travaille sur le terrain; il me disait cet hiver : « Cette année, je vais faire le jardin moins grand et je n'ai pas de gros travaux à faire. Je vais vendre mes outils, je prends ma retraite des travaux. On va passer un été relaxe, bien tranquille. »

Durant l'après-midi, je popote et vais voir le niveau d'eau du lac, c'est facile, notre terrain étant directement devant la digue, dans le Domaine des maisons modulaires. J'écris sur Facebook à tous nos amis inquiets que tout va bien, le lac est bien loin d'arriver à la hauteur des sacs de sable qui ont été rehaussés dans les jours précédents, aucune inquiétude à avoir cette année, tout va bien.

En 2017, mes valises étaient sur le bord de la porte tellement j'étais inquiète, mais pas cette année. D'ailleurs, je suis allée au conseil de ville en janvier dernier et on m'a bien rassurée lors de la période de questions. « On est prêts, il n'y aura aucun problème cette année », m'a-t-on dit.

On soupe vers 18 h, on est seul avec notre chien Bulle, pas de visite ce samedi-là. Vers 19 h, Jac décide d'aller reposer son dos dans l'eau chaude du bain.

Pendant qu'il s'y prélassait, mon amie Hélène Verdon de la 27^e Avenue m'appelle : « Judith, je ne sais pas ce qui se passe, il y a plein de monde, ça court comme s'ils étaient en panique »... Par notre fenêtre avant, je vois bien que c'est plein de monde agité, je dis : « Je vais aller voir ça, je ne suis pas loin, sur Lambert-Binette, et je te rappelle... »

Aussitôt le téléphone raccroché, il sonne à nouveau, c'est mon amie Gaétane, de la 26^e, en panique elle aussi, qui me dit : « Judith, ils veulent que j'évacue, qu'est-ce que je fais ? » et j'entends en sourdine dans son téléphone des voix qui crient d'évacuer. « Évacue au plus vite, t'as pas d'autre chose à faire, viens-t'en chez nous... »

En même temps, les mêmes cris commencent dans ma rue. « Gaétane, on nous dit de partir nous aussi, viens nous rejoindre chez Jean-Pierre et Josée (qui sont sur la 32^e). » OK, dit-elle et elle

ramasse ses deux chiens, un matelas de camping, une lampe de poche, une petite valise, met tout ça dans son auto et part rapidement pour nous rejoindre.

Je relaie vite à Jac l'ordre d'évacuation, mais ayant entendu les cris et les sirènes, il est déjà sorti du bain sans prendre le temps de s'essuyer et s'habille en vitesse. De mon côté, je ramasse le portable, mes mots de passe, nos passeports que je n'avais pas encore rangés et mes clés USB. Je me fais en cinq minutes une petite valise. Jac fait la même chose. Et ça n'arrête pas de cogner à notre porte en criant : « Sortez au plus vite, l'eau s'en vient rapidement ». On court, je ramasse en sortant le gâteau aux pommes que j'ai fait dans l'après-midi et j'accroche le livre des caricatures de Chapleau 2018 qui traîne sur le comptoir; je n'ai jamais compris ce geste. On prend notre chien Bulle qui ne comprend plus rien. Ma voisine Guylaine me dira plus tard qu'elle est venue cogner pour nous dire d'évacuer et Bulle, qui la connaît et ne jappe jamais, jappait après elle de façon méchante. Il avait compris notre panique et voulait probablement nous protéger. Pourtant, dans mon souvenir, on a tout fait ça dans le calme, on était dans un état second.

On court à l'auto, l'eau est à 30 pieds de chez nous. En embarquant dans l'auto, un torrent s'amène directement sur nous à près de 15 pieds. On réussit à reculer de la cour pendant que l'eau monte, les roues arrière sont dans l'eau, on se presse de se rendre chez Jean-Pierre et Josée en vitesse maximum.

En route, en passant près de la rue Réginald-Bouchard, on voit que notre amie Murielle sort de sa cour avec son auto et on sait qu'elle a de la famille proche pour l'accueillir, donc pas besoin de s'inquiéter pour qu'elle se relogue temporairement. Pauvre Murielle, elle sera demain aux funérailles de son mari. Je ne pourrai malheureusement pas l'accompagner comme je lui avais promis.

Sur le coin de la 31^e, quelqu'un nous dit que les rues alentour allaient toutes être évacuées, alors en arrivant chez nos amis qui ont un VR dans leur cour, Jac accompagne Jean-Pierre et ils vont porter son VR de l'autre côté du chemin Oka. Josée, Gaétane et moi restons dans leur maison avec nos chiens quand soudainement l'électricité s'éteint. Josée ne veut pas évacuer. Les hommes sont revenus, on doit tous partir. Où aller? On appelle Gabriel sur la 36^e, « êtes-vous prêts à accueillir cinq personnes et quatre chiens? – Oui, venez-vous-en... »

Une nouvelle surprise nous attend en arrivant chez Gabriel : ils viennent de recevoir eux aussi l'ordre d'évacuation.

On reprend donc à nouveau la route et un policier nous suggère de nous rendre au centre communautaire près de l'hôtel de ville. Il y a énormément de circulation, on avancerait plus vite à pied, beaucoup de sirènes, de policiers. On se demande comment c'est possible qu'ils soient tous arrivés si vite, mais on est contents qu'ils soient là et on veut suivre leurs directives. On n'a pas d'autres choix, ils en savent plus que nous. On décide d'aller se stationner au Tigre géant pour se rendre au centre à pied.

Gaétane pleure, ne veut pas quitter son auto et ses chiens. On s'entend pour qu'elle prenne notre chien dans sa voiture et mon fameux gâteau aux pommes en le protégeant des chiens, « On va revenir, t'inquiètes pas ». En arrivant au centre, on apprend qu'on ne peut pas rester, le centre doit aussi évacuer. « Allez à l'aréna de Deux-Montagnes. » On revient aviser Gaétane. « Non, je veux rester ici, je vais coucher dans l'auto avec mes chiens. – Pas question, Gaétane, tu nous suis, on va téléphoner à notre fils Sébastien et s'en aller chez lui, ils ont de l'espace, car les enfants ne sont pas avec eux cette fin de semaine. » Pour l'instant, on se rend à l'aréna par un détour qu'on connaît pour éviter le boulevard des Promenades.

J'essaie de rejoindre mon fils, la batterie de mon cellulaire est à 10 % et il me reste quatre minutes sur mon forfait, j'appelle, je rappelle, aucune réponse.

On arrive à l'aréna, la Croix-Rouge est déjà installée et nous attend. On n'en revient pas. On reconnaît beaucoup de personnes du Domaine, même celles en fauteuil roulant. Quelle efficacité, comment ont-ils pu mettre ces services en place aussi vite?

J'emprunte des cellulaires de gens près de nous pour téléphoner à Sébastien qui ne répond toujours pas. J'appelle donc son frère Dominic qui reste à Saint-Jean-sur-Richelieu, lui explique ce qui se passe et lui demande de trouver son frère. Ce sont des jumeaux et ils savent toujours comment se rejoindre.

Quelques minutes après, Sébastien est sur ma ligne; il reste peu de secondes pour nous parler : « Venez-vous-en, on s'en va chez nous, on vous attend ». Il demeure sur De Lorimier, près de Beaubien. Gaétane rechigne un peu et insiste encore pour coucher dans son auto, mais on finit par

la convaincre de nous suivre, ce qu'elle accepte finalement. Nous serons partenaires de refuge pendant ces huit premiers jours d'errance.

On est bien installés, mais tellement sur l'adrénaline que le sommeil est difficile. On se lève finalement avant tout le monde et tout ce qu'on veut, c'est de revenir au Domaine pour voir ce qu'il en est. On part rapidement après l'heure de pointe. Ce qu'on voit en entrant dans notre quartier n'est pas encourageant du tout, on se doute bien que notre maison doit être entourée d'eau, et probablement plus qu'entourée. Gaétane se fait dire par des connaissances que sa maison sur la 26^e, coin Réginald-Bouchard, n'aurait pas eu d'eau jusqu'au plancher, ça la rassure. Personne n'ose nous parler de la nôtre...

Chez Sébastien et Coline, on est vraiment bien installés, Sébastien est accueillant et Coline, psychologue, sait comment nous prendre. Elle sera une des intervenantes de la Croix-Rouge au Centre des sinistrés le jour de la Corvée. Ce jour-là, nos enfants, la famille et nos amis, 12 braves, viendront participer à la corvée de nettoyage, un appui qui fait une différence et un grand bien à notre moral.

Ce séjour chez Sébastien et Coline est super agréable, on profite des petits enfants, ça fait du bien. C'est un climat rassurant, mais les allers-retours quotidiens vers Sainte-Marthe-sur-le-Lac sont fastidieux et ajoutent à notre fatigue. Nous partons en sachant qu'on peut revenir, tout comme on peut se retirer chez mon frère de Saint-Eustache dans la journée, si le stress est trop persistant.

À la fin de la première semaine, on apprend qu'on peut aller à nos maisons chercher ce dont on a besoin. On part en bateau pneumatique, accompagnés de deux policiers et un pompier. Nous avons prévu le coup et emprunté des bottes à mi-jambe. En approchant de notre rue Lambert-Binette, on voit nos policiers piquer de gros bâtons dans l'eau. Ils nous expliquent qu'en plus des nombreux débris de toutes sortes, il y a beaucoup d'autos, entre autres celles des policiers qui allaient aux portes pour faire évacuer et qui n'avaient pas pu récupérer leur voiture tellement le torrent était rapide. On nous a mentionné au moins cinq autos de policiers, en plus des autos et camions de particuliers stationnés dans les rues.

Arrivés chez nous, on a une déception, on ne peut pas entrer, nos bottes ne sont pas assez hautes. De loin, on voit notre véranda, dont le plancher est complètement levé, qui flotte avec les meubles, c'est impressionnant. Les policiers et le pompier équipés de grandes bottes de pêcheur se sont

frayé un chemin jusqu'à la porte d'entrée, puis deux sont entrés dans la maison, l'autre est resté dans la porte et leur criait nos directives : dans quelle pièce, quel tiroir, etc., pour trouver ce qu'on voulait récupérer.

C'est à ce moment qu'on a réalisé l'ampleur du désastre. Heureusement que nous étions en compagnie de ces trois agents compatissants et serviables. Ça nous a empêchés de paniquer.

Peu après cette visite des lieux, Gaétane s'installe chez une amie après les jours en cavale avec nous. De notre côté, on passe quatre jours chez Camille et Ginette, la sœur de Jac, de Tétréaultville, et on se laisse gâter. On ne devait rien faire, tout nous était offert. La vie de sinistrés offre quand même de bons petits moments... On aurait pu en profiter plus longtemps, mais la route du pont-tunnel Hyppolyte-Lafontaine à Sainte-Marthe, c'est trop de temps et de stress dans le gros « trafic » pour nous...

Belle coïncidence, Karine Lessard, une dame qui vit dans un bas de duplex à Boisbriand déménage le samedi 27 avril pour aller demeurer avec son nouveau conjoint. Elle prévoyait mettre ses meubles en vente et a le logement jusqu'à la fin juin. Cette dame au grand cœur a plutôt décidé d'offrir son logement à bon prix à des sinistrés pour les deux prochains mois. Par un heureux hasard, Martine, la fille de Murielle, me refile l'information. Nous avons donc pu profiter de cette offre inespérée et nous nous sommes installés dans ce logement durant quelques semaines.

Entretemps, lors d'un dîner à l'aréna, une amie du Domaine nous fait part de sa décision de ne pas revenir dans sa maison modulaire. On s'est rapidement entendus pour une location de cette maison, ce qui nous permettait de revenir temporairement près de nos amis et de nos voisins sinistrés. Bien installés, on pourrait commencer à se remeubler graduellement, ce qui veut dire magasiner, magasiner et remagasiner. Ouf, plus capables... Personne n'a plus le goût de magasiner, ce n'est plus un plaisir. Dans la fébrilité anxieuse où nous sommes, je m'aperçois que j'ai commandé trois fois le même fauteuil. J'en annule deux, puis deux semaines plus tard, un camion arrive pour reprendre le troisième. Coudonc, est-ce que j'en aurais annulé trois au lieu de deux? Heureusement, les fournisseurs comprennent notre désarroi et le livreur repart en nous laissant notre fauteuil déjà bien installé.

Au cours de ces semaines, on a réalisé que la vie de sinistrés est une « job » à plein temps : on doit s'occuper des paperasses à remplir, de la perte de papiers importants qu'on doit essayer de

recupérer en multipliant les démarches, on perd tout, on oublie tout, on ne trouve plus nos mots. Entre sinistrés, on se dit qu'on a « le cerveau mou ». Faut pourtant payer nos comptes, et je réalise que je n'ai plus accès à mon compte sur AccèsD. C'est une autre tuile, j'appelle à la caisse de Sainte-Marthe pour demander de l'aide, et ils nous reçoivent l'après-midi même et règlent tout avec nous.

Partout autour de nous, on a eu plein de gens qui ne nous connaissaient pas, qu'on appelait « des anges », le support de notre famille, de nos enfants, la générosité de nos amis et d'inconnus, des gestes qui nous touchent profondément et qu'on n'oublie pas. On a pu voir en action la bonté humaine, ça fait un bien énorme.

Alors qu'on voyait poindre un peu l'espoir de sortir graduellement de la catastrophe, un autre choc inattendu nous jette au sol : on apprend que la municipalité était au courant de la faiblesse de la digue et n'a pas su prendre les actions nécessaires. C'est une énorme déception, presque aussi dure à digérer que le bris lui-même et l'inondation qui l'a suivi. Faut vivre avec, malheureusement, mais des images de belles expériences vécues avec les dirigeants de la municipalité sont soudainement entachées et ça fait mal au cœur. La confiance est ébranlée.

La plupart de nos amis du Domaine ont réintégré leur maison, pour nous ce n'était plus possible. Le fait qu'elle était trop proche de la digue nous a coûté notre petit paradis, puisque la digue temporaire qui nous a finalement inondés passait sur notre gazon. Au moment où j'écris ce texte, on reçoit finalement le « Go » pour procéder à la démolition. On n'a qu'un désir : que tout s'exécute rapidement et qu'on nous permette de reprendre le contrôle de notre vie.

On est rendus à la fin de juillet, il faut agir vite pour qu'on puisse reprendre nos vies et profiter du temps qui s'écoule. À 72 ans, avec Jac qui en aura bientôt 75, on ne veut pas perdre de temps. À notre âge, on sait qu'il n'y en a plus beaucoup pour nous et on veut faire ce qu'on a toujours prôné : profiter à plein de tous les moments.

Nous avons constaté très rapidement l'évidence de la perte totale de notre maison, on a aperçu le même constat dans les yeux des gens qui l'ont vue par la suite. Enfin, après trois mois d'écoulés depuis le désastre, on vient de recevoir l'approbation officielle qui nous autorise à démolir la maison et nous permet d'ouvrir vraiment la page d'un nouveau chapitre de notre vie. Mais encore

là, les démarches sont compliquées, les contraintes de tous côtés doivent être négociées et changent de jour en jour.

Personnellement, cette mésaventure a sérieusement miné ma santé. J'ai passé deux mois sous le choc total, mon mari devait tout faire, j'étais incapable de fonctionner normalement. Je reviens doucement à une vie plus sereine.

Nous avons vanté auprès de nos proches l'efficacité et la générosité de l'aide qu'on a reçue dès les premières heures. Je veux que cette efficacité se rende au bout de sa promesse, elle nous permettra de passer à la page suivante. C'est une question de survie pour redevenir un peu les Jac et Judith, heureux retraités des récentes années.

En rétrospective, même si tout n'est pas encore réglé, Jac et moi constatons que nous avons formé une bonne équipe de survie. Tout n'est pas terminé, mais on sent approcher la fin avec soulagement et espoir.